

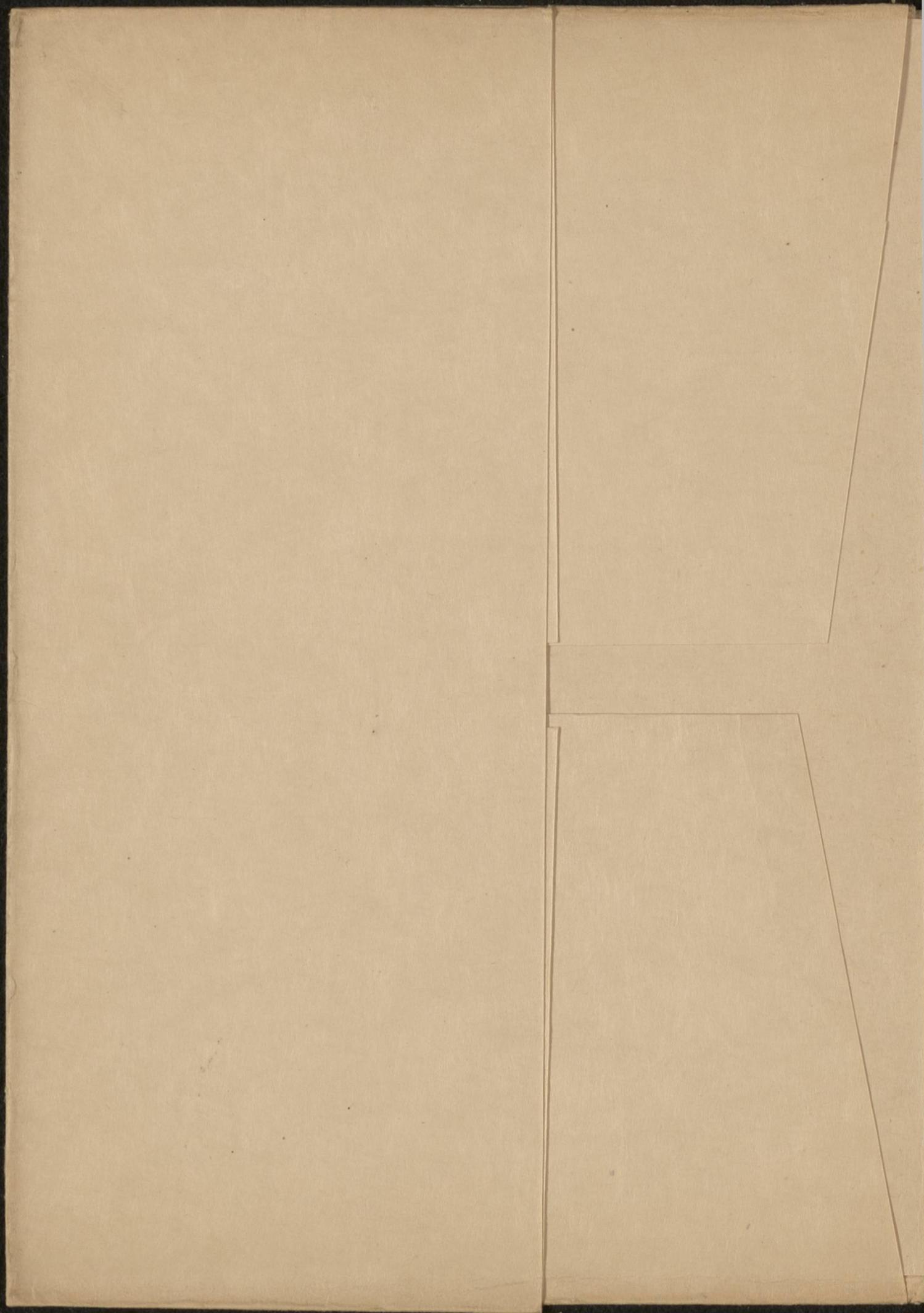
GREGOIRE LE ROY

L'OMBRE SUR LA VILLE

BRUXELLES

LA NOUVELLE SOCIÉTÉ D'ÉDITION
87, MONTAGNE DE LA COUR

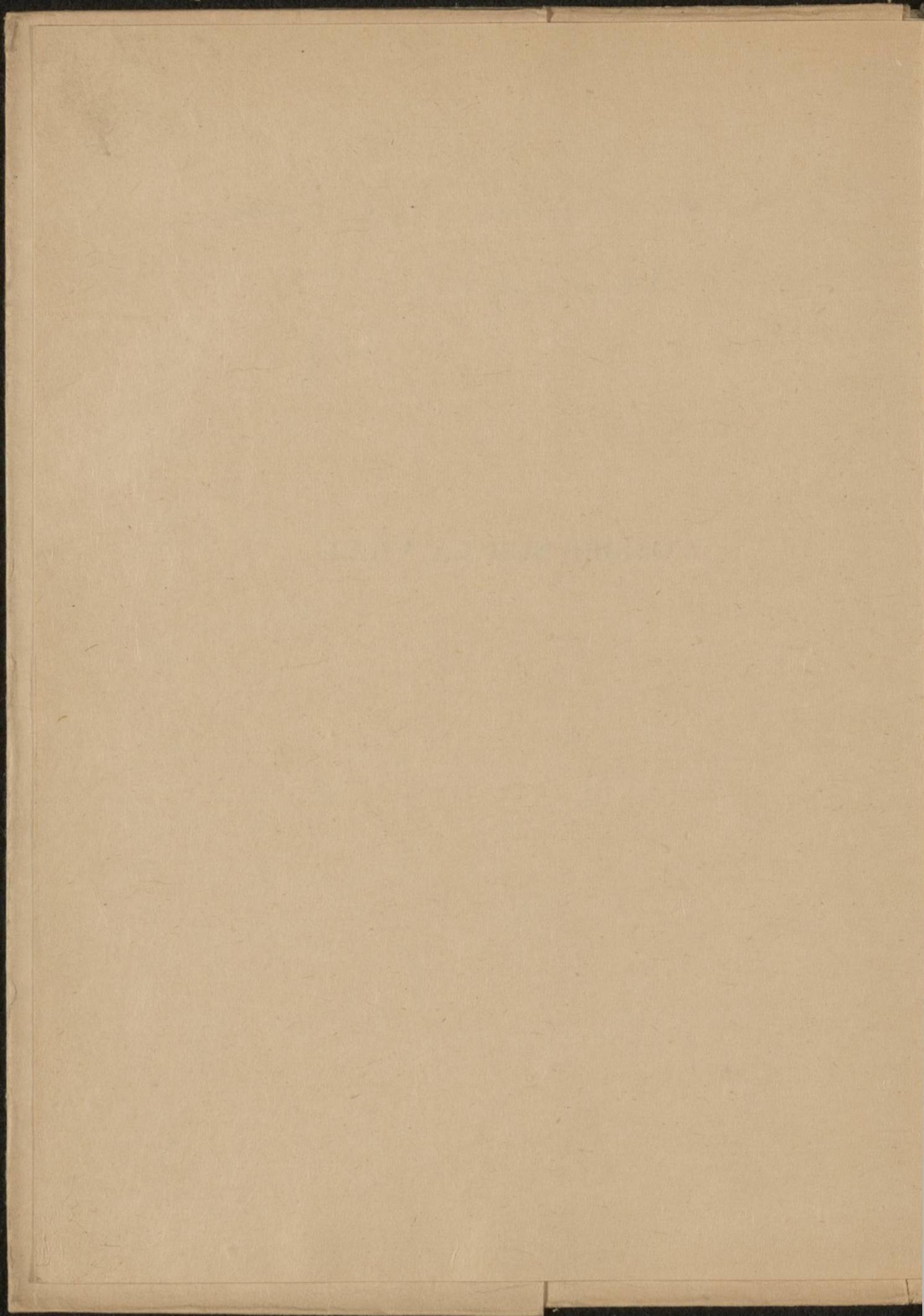
1935



MLPo 20075

à ma très-chère et bonne
Margot
ly

L'OMBRE SUR LA VILLE

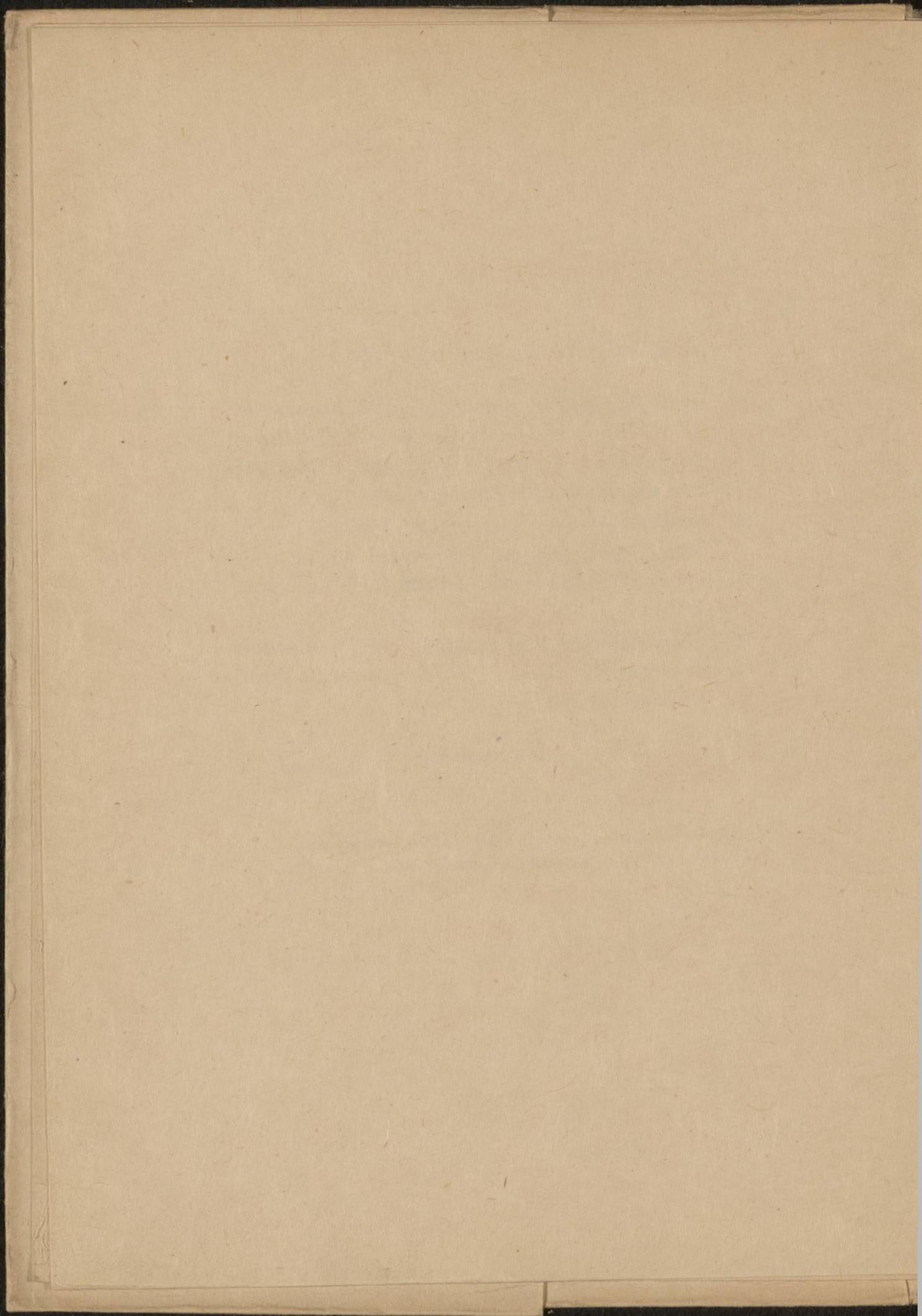


Il a été tiré de cet ouvrage :

- 10 exemplaires sur Japon Impérial numérotés de 1 à 10, ornés de 22 gravures à l'eau-forte de Jules Van Paemel et contenant le premier état de chacune de ces planches.
- 50 exemplaires sur papier de Hollande Van Gelder Zonen, numérotés de 11 à 61, ornés de 22 gravures à l'eau-forte du même artiste.
- 250 exemplaires sur papier d'édition, numérotés de 60 à 311, illustrés d'une gravure à l'eau-forte du même artiste.

Exemplaire N^o 5

L'impression des eaux-fortes a été confiée aux presses de Monsieur Ad. Van Campenhout taille-doucier, à Bruxelles.



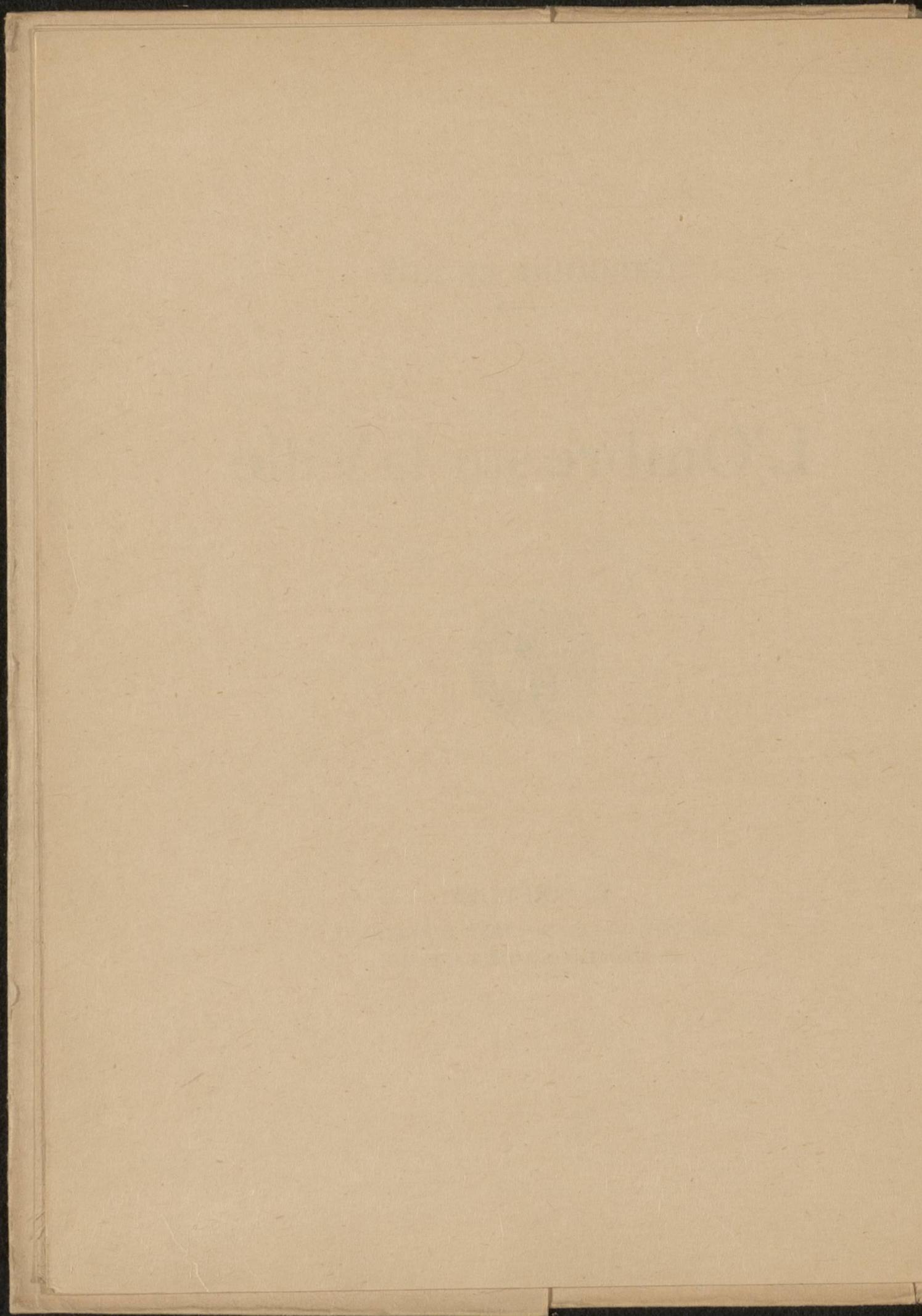
GREGOIRE LE ROY

L'Ombre sur la Ville



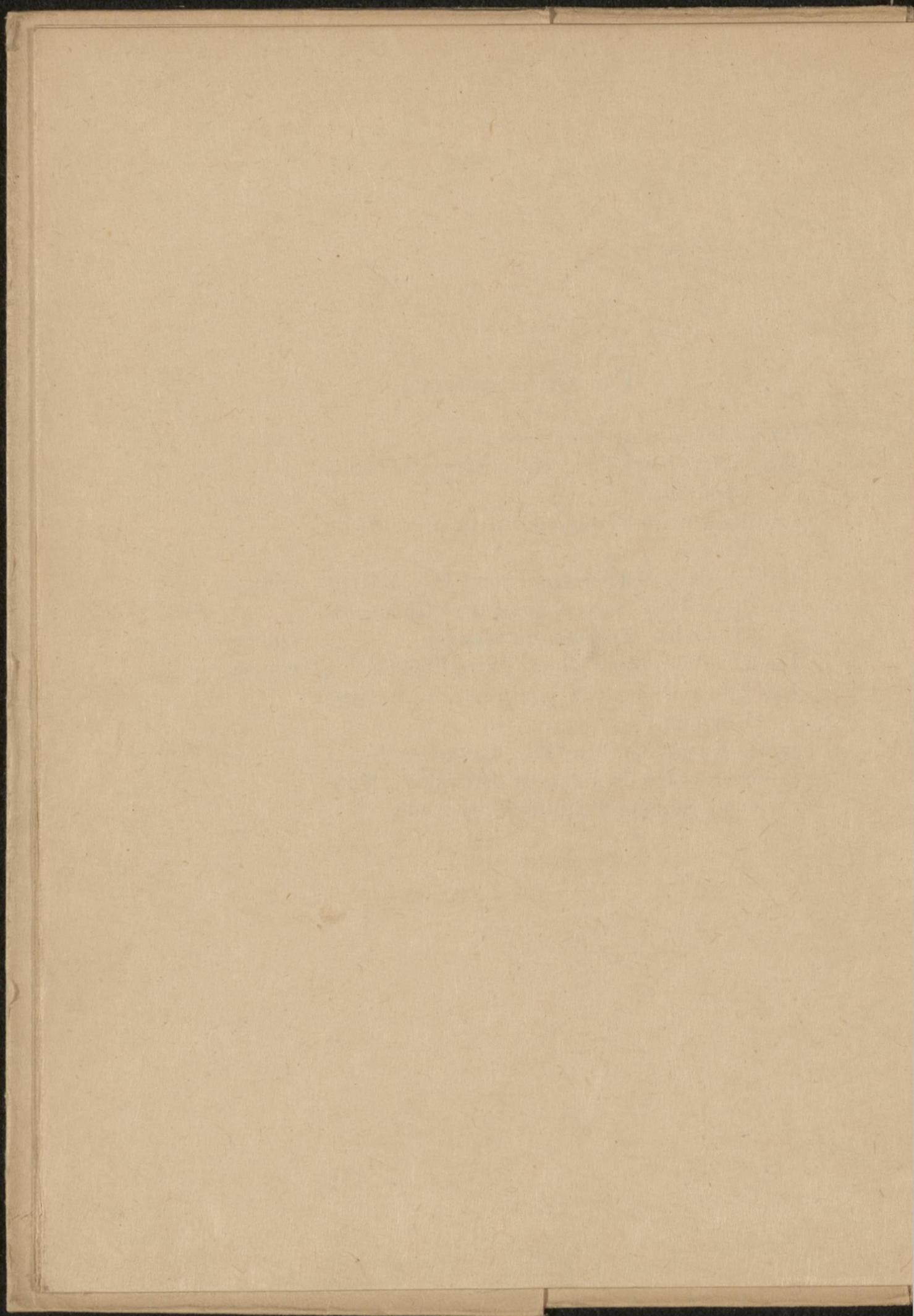
BRUXELLES

LA NOUVELLE SOCIÉTÉ D'ÉDITION
87, MONTAGNE DE LA COUR



Du même auteur :

- La Chanson d'un Soir (poèmes) épuisé
Mon cœur pleure d'Autrefois (poèmes), Paris,
Léon Vanier épuisé
La Chanson du Pauvre (poèmes). Mercure de
France
La Couronne des Soirs (poèmes). H. Lanertin épuisé
Le Rouet et la Besace. Images et Chansons,
Bruxelles Editions du Masque épuisé
Joe Trimborn (nouvelles). Paris-Figuière épuisé
Les Chemins dans l'Ombre. Paris. Berger-
Levrault.
James Ensor. G. Van Oest, Bruxelles
L'œuvre gravé de Jules de Bruycker, Nou-
velle Société d'Editions, Bruxelles



AU POÈTE MAUDIT

Il reçut, de Dieu, le génie
Et le bâton du pèlerin ;
Mais il quitta le bon chemin
Et l'expia toute sa vie.

N'étant que faible et tout amour,
Ensemble coupable et victime,
Il éleva jusqu'au sublime
La laideur de ses mauvais jours.

Pourvu qu'on lui laissât le rêve
Il accepta la pauvreté
Et fit jaillir de la beauté
D'une existence atroce et brève.

Des péchés souillèrent son cœur,
Car son âme en pleine déroute
Trébuchait entre la ferveur
D'une foi naïve et le doute.

Mais tout lui sera pardonné
Par les hommes et par Dieu même,
A cause qu'il leur a donné
Le chant divin de ses poèmes.

Pour les mauvais garçons des villes.



Vaupain

Pour les mauvais garçons des villes,
Les las d'aller, les ventres creux,
Les joueurs d'orgue et pour tous ceux
Qui ne sont soumis, ni serviles ;

Pour les truands, les vagabonds,
Pour les Juifs-errants volontaires
Qui, le jour, parcourent la terre
Et, la nuit, dorment sous les ponts ;

Pour ceux que le monde pourchasse,
Pour les sans gête et les sans peur,
Afin qu'ils gardent, dans le cœur,
L'esprit de révolte, vivace.

Afin que libres et pouilleux,
Malgré l'opprobre et les injures,
Ils poursuivent leurs aventures
Sous l'œil bienveillant du bon Dieu !



Pour le joueur de cornemuse
Qui verse, au cœur de mes voisins,
La bonne nostalgie incluse
Dans les dièzes de ses refrains.

Pour tous les gratteurs de guitares,
Ténors de rue et troubadours
Dont la voix ou les doigts s'emparent
De l'âme simple des faubourgs.

Pour les Apollons en sandales,
Qui font chavirer, dans le bleu
Des romances sentimentales,
Les rancunes des ventres creux.

Pour ceux du bout de la semaine :
Pour l'homme-orchestre campagnard
Qui, de sa musique inhumaine,
Change en rire le noir cafard.

Pour eux tous j'implore Jésus,
Qu'il leur mesure vents et pluie
Et les garde de pleurésie
Rhume, bronchite et autres jus.

Pour l'aveugle impassible et sourd.



Vaupain

Pour l'aveugle impassible et sourd
De la Montagne de la Cour,
(A gauche, en descendant en ville).
Il se tient là, muet, tranquille,
Comme le témoin du malheur.
Un rien, et vous en auriez peur.
Sa face est vide de pensée;
Son âme doit s'être coincée
Au dedans, et le trou des yeux

Se perd sous de grands verres bleus.
Parce qu'aveugle et dans ce coin,
On aime à croire qu'il est loin
Et qu'il ignore cette joie
De nos yeux mobiles qui voient.
Mais un trouble s'infiltré en nous
A le voir là, planté debout !
Qu'est ce qu'il pense de l'aumône
Que nous lui glissons en passant ?
Est-il bien certain qu'il pardonne
Notre geste presque offensant ?...
Pour vous, frère aveugle, je prie
Jésus et la Vierge Marie
Qu'ils vous dispensent sans compter
Le bon pain noir des révoltés :
La haine sombre et la colère,
Mon obole, aveugle, mon frère.



Pour ceux qui, du matin au soir,
Usent leur chair pâle et meurtrie
Dans les cambouis de l'industrie,
Dans la mine ou le laminoir.

Pour les vieilles et pour les vieux
Qui sont assis au seuil des portes,
Attendant que la mort emporte
Tant de souvenirs odieux.

Pour les parias de la terre,
Les clochards, les estropiés,
Les loqueteux, les va-nu-pieds,
Pour tous les clercs de la misère;

Pour eux, je supplie à genoux
Que leur Saint Patron leur octroie,
Ici-bas, un peu plus de joie
Et des maîtres un peu plus doux.

A moins que, tout couards et lâches
Qu'ils sont, un jour ils ne se fâchent
Et changent eux-mêmes leur lot,
En renversant marmite et pot.

Ce serait la grande pagaïe !
On verrait les princes du jour
Tirer la langue à la canaille
Mais, hélas ! branchés haut et court.



J'en demande pardon au monde,
Je ne suis qu'un pauvre. Ici-bas
C'est une chose presque immonde
Dont le riche écarte ses pas.

Il faut croire que cette honte
Au Destin ne suffisait pas;
Car j'ai dû, pour solder mon compte,
Me laisser amputer un bras.

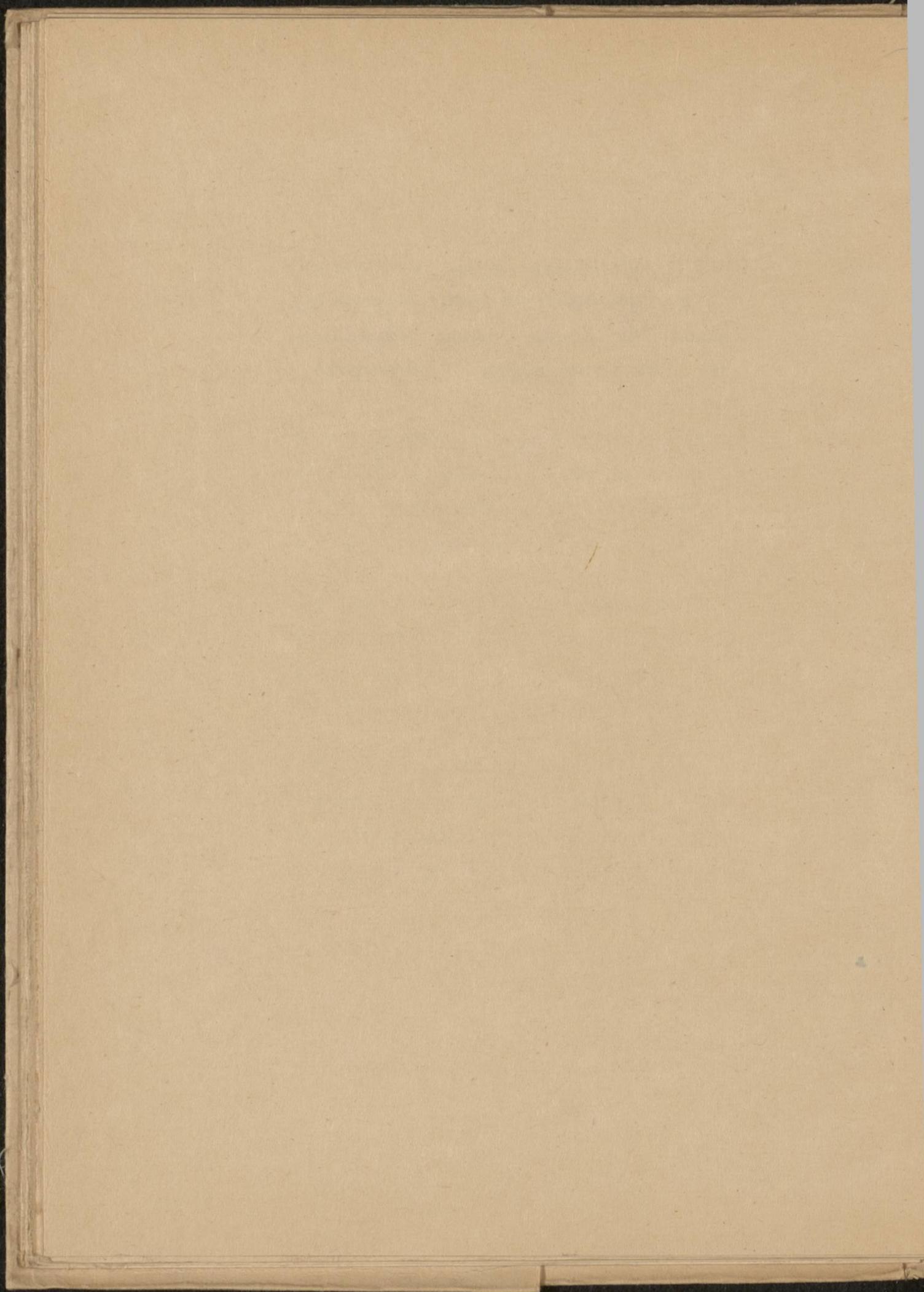
De l'autre, je tends ma sébile
En un geste humble et suppliant,
Ayant obtenu de la ville
Le diplôme du mendiant.

Je me tiens à deux pas des « Carmes »
— La foi pousse à la charité — ;
L'endroit doit être plein de charme
A voir les gens de qualité

Qui passent là, puis qui repassent
Se souriant, disant bonjour
Avec tant de cœur et de grâce
Qu'on les croirait tous en amour.

Qu'il y a loin de ma misère
A tout cet arrogant bonheur !
De quoi rendre toute la terre
Rouge de haine et de fureur !

Mais je suis pauvre jusqu'en l'âme,
— La pauvreté rend lâche et vil —
Passez, Messieurs, passez Mesdames!
Que Dieu vous garde! Ainsi soit-il!



Pour ceux de la Ronde de Nuit



Warpaint

Pour ceux de la Ronde de nuit,
Les petits vieux mélancoliques
Qui s'en vont, à l'heure idyllique,
Reprendre leur collier d'ennui.

Qu'ils sont piteux, les pauvres diables !
Regardez leurs pas chancelants,
Leurs bras ballants, leur chef branlant
Sous un képi déraisonnable,

Ils viennent des pires quartiers,
Des ruelles les plus vaseuses,
Avec, dans leurs orbites creuses,
L'œil du hibou mal réveillé.

A leur mauvaise et triste mine
On voit bien qu'ils dorment trop peu
Et que, depuis toujours, chez eux
C'est le carême et la débîne.

Ils ne possèdent pas en tout
De quoi faire une pauvre thune,
Eux qui défendent nos fortunes
Contre malfaiteurs et filous.

Ils sont comme ces chiens squelettes
Qui n'ont à ronger que des os
Et qui veillent sur le repos
D'un maître à la panse replète.

Ils passent humbles et benêts
En s'assurant si notre porte
A bien été close, de sorte
Que nous puissions dormir en paix.

Allez, veilleurs ! Allez, mes frères ;
Soldats de la Ronde de nuit !
Ma bénédiction vous suit
Et je forme cette prière :

Que le bon Dieu vous soit clément !
Qu'il vous conserve et vous protège
Contre autans, averses et neiges !
Et qu'il vous garde doublement,

Car, en vous gardant, il nous garde
Des malandrins et des voleurs,
Crocheteurs et cambrioleurs ;
Qui sait ! même de la Camarde !

Oh ! oui, Seigneur ! sois bon pour eux !
Ils sont si doux et si serviles !
Et, sans eux, nous serions des mille
A dormir inquiets et peureux.



Pour la marchande aux cheveux blonds,
Aux seins fermes et pleins d'audace,
A la croupe mouvante et grasse
Aux bras charnus, dodus et ronds;

Pour la Vénus peuple et locale
Qui pousse une charrette à bras
Où fleurissent, en petits tas,
Toutes les primeurs de la Halle;

Afin que son jardin trottant
Porte aux ruelles de la mouise,
Toujours dans l'ombre humide et grise,
Une illusion de printemps.

Car elle est le rais de lumière
Qui visite le prisonnier ;
Elle est, pour les pauvres quartiers,
L'unique flore printanière.

Et nul ne dira ce qu'on doit
De joie inconsciente et pure
A cet ange de la verdure,
Des poireaux et des petits pois.

Plaise à sa patronne très sainte
De mesurer draches et vents
Pour que les chicons qu'elle vend
N'aient pas un goût de coloquinte.

Pour l'allumeur de réverbères.



Vamparudo

Pour l'allumeur de réverbères,
Le porte-lance du trottoir,
Qui brode, sur l'ombre du soir,
De belles petites lumières.

Le jour, il fait, comme les autres,
Un travail simple et naturel,
Et très-humain; et, comme tel,
Nous le tenons pour l'un des nôtres;

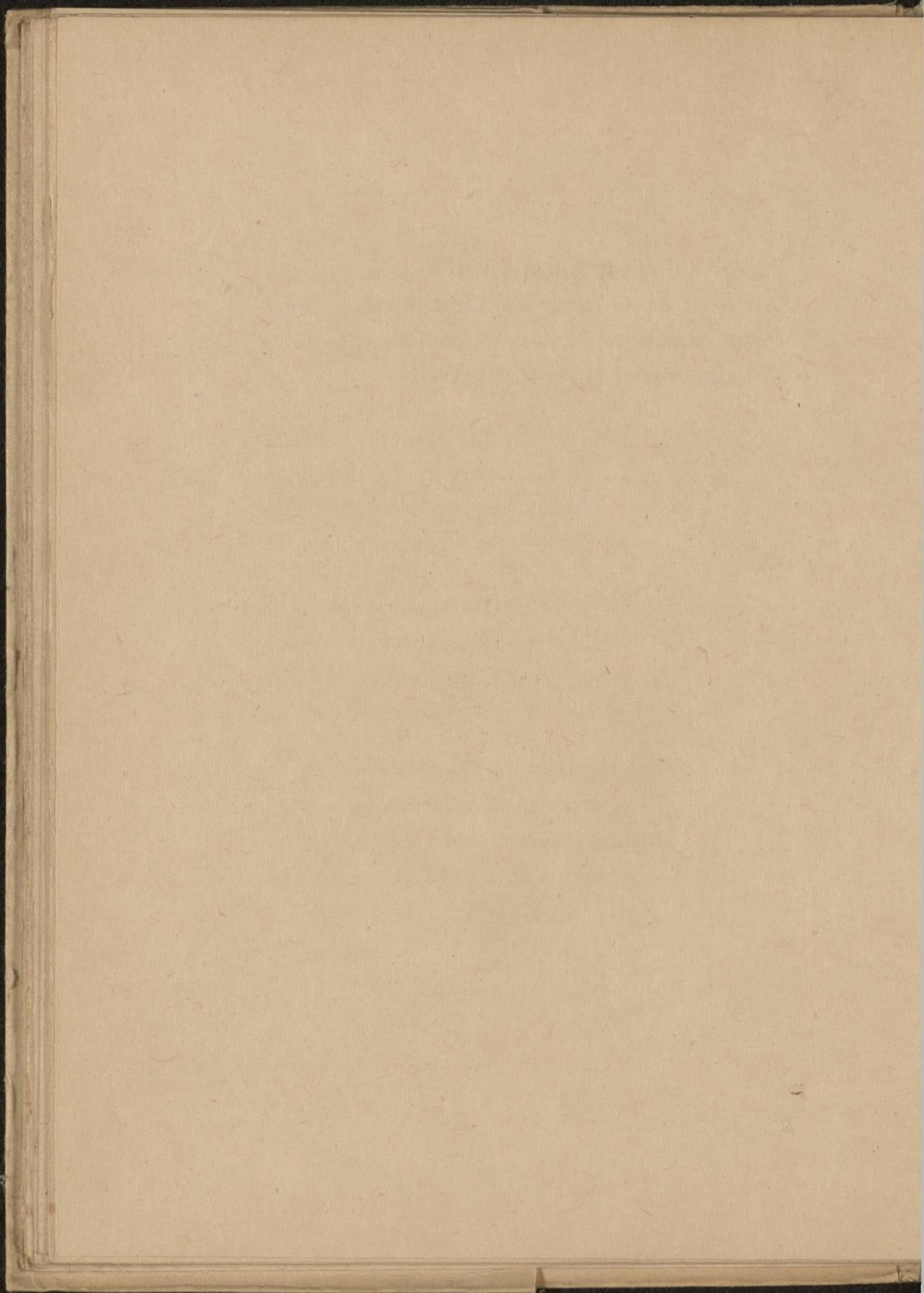
Un homme, en somme, entre cent mille,
Egalement maigre et chétif;
Mais, quand le soir descend en ville,
A l'heure de l'apéritif,

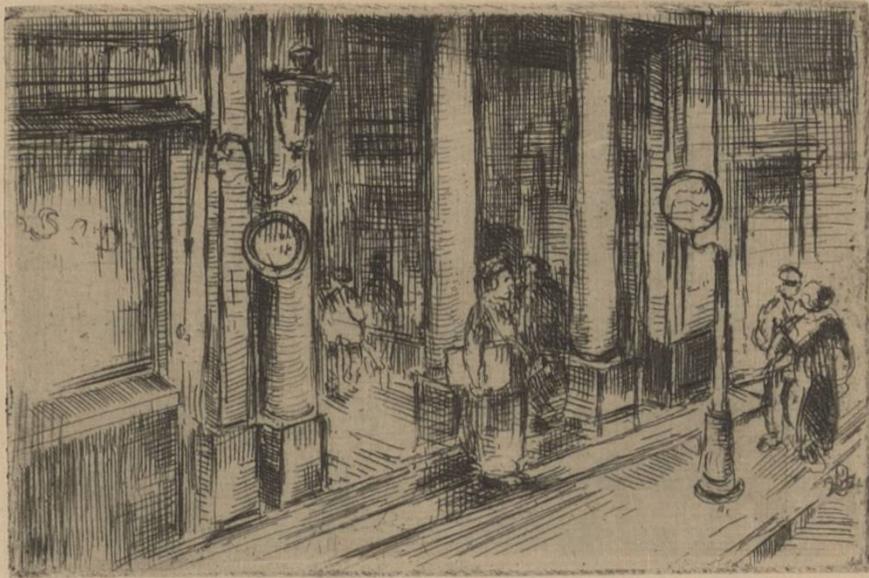
Cordonnier, il lâche l'alène,
Le tranchet et le godillot ;
S'il est pique pou, tiretaine
Etabli, craquette et billot.

Il s'en va, piètre marmouset,
De sa lance porte-lumière,
Piquer, d'un coup rapide et net,
L'âme éteinte des réverbères.

Sous l'œil placide d'un agent,
A pas pressés il fait sa ronde,
Eclairant les chemins du monde
D'une lueur d'or et d'argent.

Puis il souffle le feu qui brille
Au bout de sa lance en arrêt,
Pour retrouver, sous son quinquet,
Ou son tranchet ou son aiguille.





Pour la vendeuse de journaux
Ou de billets de loteries,
Que l'on voit, s'appuyant du dos
Aux gros piliers des « Galeries ».

Ses grands yeux fixent l'astre d'or
De leur pupille ronde et fière ;
Ils n'ont plus peur de sa lumière ;
Ils sont aveugles, ils sont morts.

D'une voix rauque et caverneuse
Dont l'amertume aigrit le son,
Elle a l'air de flétrir le nom
Des choses dont elle est vendeuse.

On passe; on ne l'écoute pas.
Tout de même, le cœur se serre;
Ce cri déchirant — c'est le glas
De la mort et de la misère.

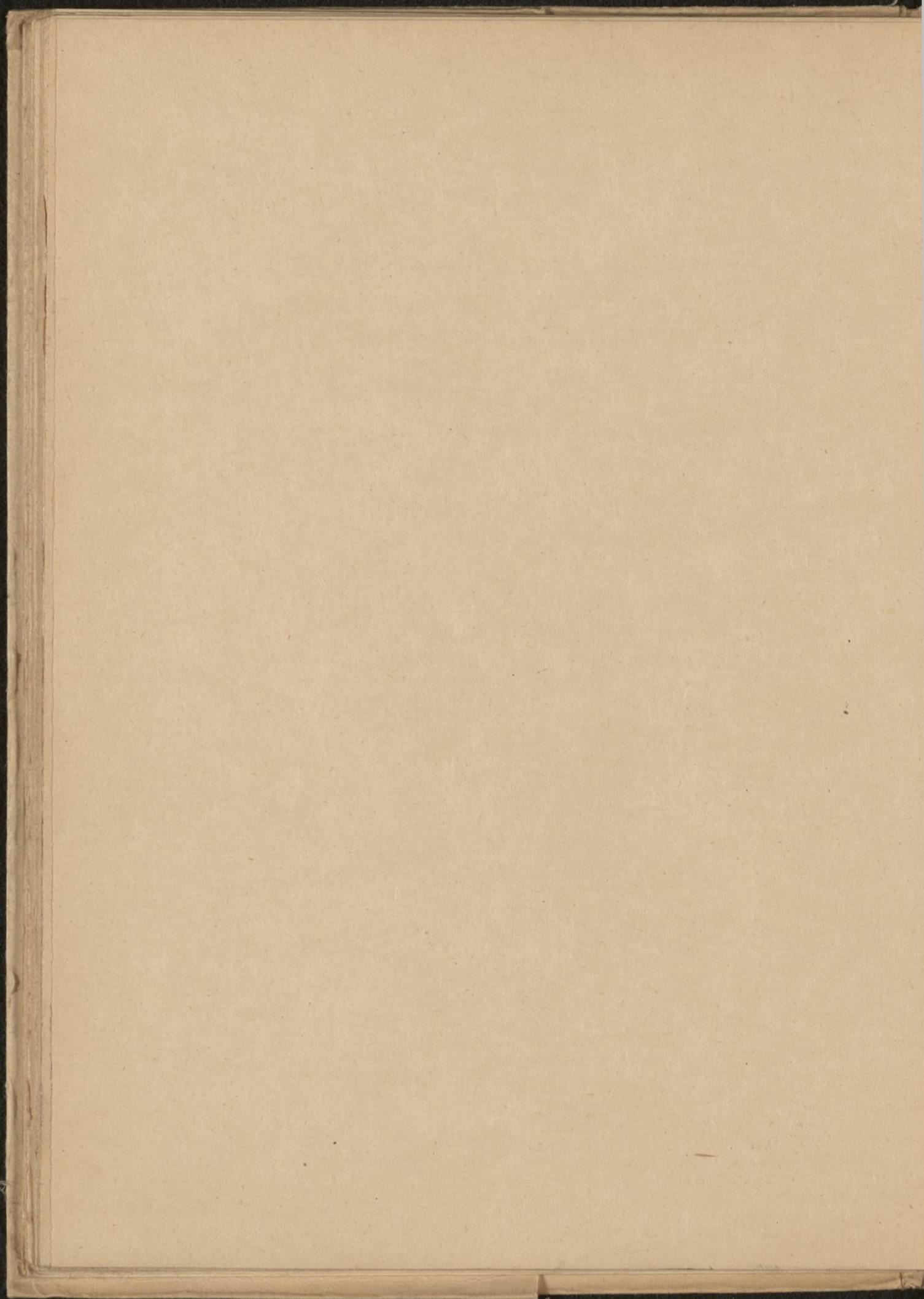
Pourtant le front est presque beau;
Sa jeunesse n'est pas flétrie.
Ah! s'il n'était pas le tombeau
De ces deux yeux privés de vie!

Un pur rayon de tendre ardeur
Hélas! en vain émane d'elle;
Mais elle sait que son malheur
Eloigne celui qu'elle appelle.

Parfois, quelque mauvais garçon
Que l'alcool brûle de sa fièvre
La prend dans ses bras, sans façon,
Et met un baiser sur sa lèvre.

Une gageure — elle le sait —
Mais c'est en cela qu'est l'injure,
Un mensonge d'amour abject
Qui rouvre grande sa blessure,

Car, si ses yeux qui ne voient pas,
Ne sont que nuit noire et profonde,
Son cœur lui raconte tout bas
La plus belle histoire du monde.



Mes parents n'étaient pas.



Stampa

Mes parents n'étaient pas ce qu'on appelle à l'aise ;
Ils habitaient en ville, un sinistre taudis
Qui fleurait le moisi, l'évier et la punaise,
Et c'est là qu'un beau jour, faible et nu, je naquis.

Mes souvenirs d'enfance ont, pour décor, l'impasse
Où nous jouions, pouilleux, disputeurs et brillants,
Sous la sempiternelle et troublante menace
D'être fessés à fond, dans les règles de l'art.

Vers les dix ou douze ans, nous portions la bataille
Dans les faubourgs voisins, malmenant sans pudeur
Ni pitié, l'ennemi — s'il n'était pas de taille —
Et fuyant lâchement quand il était vainqueur.

Puis ce fut la campagne illimitée et claire,
Les sommes dans les champs, sous le soleil d'été;
C'est alors et c'est là sous la folle lumière
Que j'ai puisé le goût de vivre en liberté.

Mais ce fut bref et sec; la vie impitoyable
Vint trancher net mon rêve et mes jeux familiers.
Tout manquait au foyer, la miche sur la table,
La bière dans le broc et l'argent du loyer.

J'ai fait plus d'un métier pour sortir de la mouise,
J'ai tâté de l'usine et de tous les boulots;
Partout une odeur d'huile, un goût de cafardise;
J'étouffais là-dedans comme dans un cachot.

Je n'y ai pu tenir ! C'était une imposture
Que cette vie acquise et perdue à la fois !
Moi qui rêvais d'air sain et de liberté pure
J'aimais mieux tout donner que de me donner moi.

Je lâchai le collier ; je parcourus le monde
Gagnant le pain du jour de cent mille façons ;
Mais enfin, j'étais libre et, bien que vagabonde,
Ma vie était à moi, sans maître et sans rançon.

Aujourd'hui je suis vieux et bon à pas grand' chose ;
Avec de vieux copains, fainéants comme moi,
Je me tiens sur les ponts et, là, je me repose
Longuement en rêvant des plaisirs d'autrefois.

Nous n'avons ni château, ni maison riche et grave ;
Bien souvent nous dormons à l'asile de nuit,
Mais nous avons vécu, francs de toutes entraves,
Et préservé nos jours du joug et de l'ennui.

C'est le même soleil, celui de nos jeunesses,
Qui nous réchauffe encor et caresse nos fronts
Cependant qu'au rappel de nos vieilles prouesses
Nous crachons au canal pour y faire des ronds.

Les pauvres n'ont pas de poubelles.



Stampant

Le pauvres n'ont pas de poubelles ;
A quoi donc leur serviraient-elles ?
Que pourraient-ils mettre au rebut ?

La poubelle, c'est l'attribut,
Le signe, l'écu de noblesse
Qui symbolise la richesse.

Dans les faubourgs « petit-bourgeois »
Où les budgets sont aux abois,

C'est tout poubelles de carême :
Les os y sont rongés à même ;
Ce n'est que cendre et détritüs
Bon, pour la Ferme, rien de plus.
Quel gueux salirait ses phalanges
A remuer de telles fanges ?

Ah ! parlez-moi des beaux quartiers
Pour millionnaires et rentiers !
Et dites ! leurs poubelles riches :
Couennes de lard, fromage, miches,
Os à moëlle et de chair ornés,
Un menu, quoi ! de fins diners ;
Sans compter vestons et culottes,
Bas et souliers, parfois des bottes
En caoutchouc pour les enfants.

Vrai, quand on fouille là-dedans,
Tant les bonnes choses abondent

Qu'on croirait sonder les profondes
D'un Saint-Nicolas pour peinard !
Hosannah ! pour les gras-à-lard !

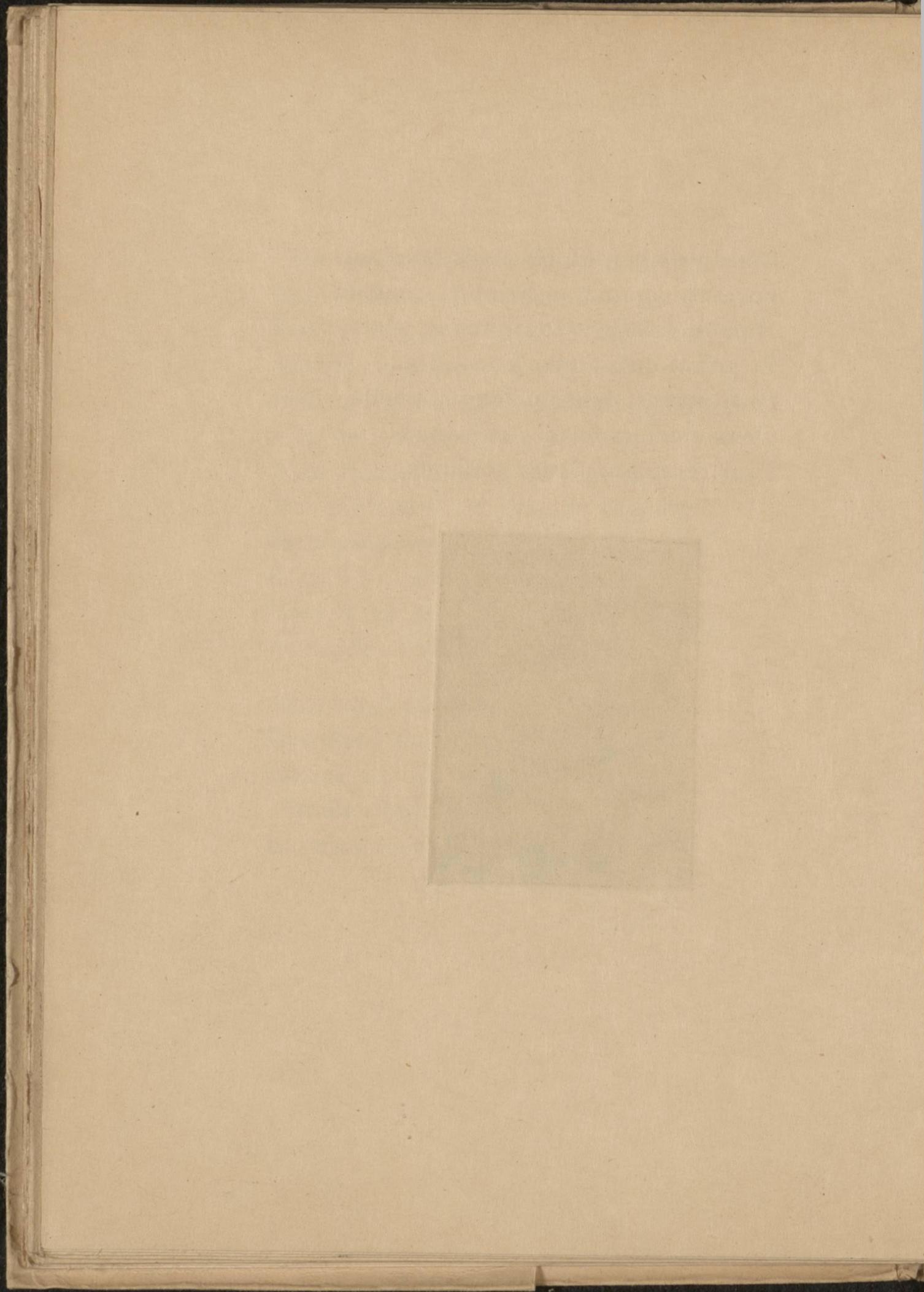
La cloche de dix heures tinte ;
La dernière lampe est éteinte ;
Le monde est mollement couché
Dans le sommeil et le péché.
L'ombre s'anime ; les rats sortent ;
Les souris passent sous les portes.
C'est l'heure heureuse d'un festin
Qui durera jusqu'au matin,
Jusqu'aux heures troubles et grises
Où les étoiles agonisent.
Alors, adieu ! rats et souris !
Ils sont rentrés sous les lambris.

C'est aussi l'heure où, des impasses,
Des vieillards avec leurs besaces,
Des vieilles avec leurs cabas,
Rêvant bombances et repas,
Hâtent leurs pieds gourds qui chancellent
Vers les somptueuses poubelles,
Sous l'ironique et froid regard
De leur maître et dieu : le Hasard.
Ils n'ont point d'autre Providence.
C'est à lui qu'ils doivent : pitance,
Escarbilles pour les hivers
Et hardes dont ils sont couverts.

Mais voici que grondent les roues
Des chars de la Ferme des Boues.
Besace au dos et sac au bras,
Vite ils s'esquivent — comme rats —
Et regagnent leurs fiefs sordides,

Les doigts gercés, les pieds humides,
Portant, comme un Saint Sacrement,
Nippes, reliefs et fourniment,
Et priant qu'à l'aube nouvelle
Ils trouvent, dans quelque poubelle,
Deux souliers fermes et loyaux
Pour remplacer leurs godillots.







Seigneur, soyez bon pour le riche ;
Il a tant besoin de pardon.
S'il fut sans cœur, méchant et chiche,
Montrez-lui que vous êtes bon !

S'il s'est montré Tartufe et vache,
Rognant pain et salaires dûs,
Pas besoin, pour ça, qu'on se fâche :
Qu'en aurait un pauvre de plus ?

Après tout, est ce bien sa faute
S'il vint au monde tout en or
Avec, au centre de ses côtes,
Un cœur plombé d'alligator ?

Si vous voulez qu'il se corrige
Faites-en un pauvre demain
Et vous le verrez — ô prodige! —
Charitable pour son prochain.

Alors, selon votre parole,
L'aiguille sera grande assez
Pour qu'un chameau puisse passer
Par le chas de la parabole.



J'ai mis un masque de gaieté
Sur ma pâle et trop maigre face,
Afin qu'on ne soit pas tenté
De prendre le trottoir d'en face.

De même que la pauvreté,
La présence des gens moroses
Trouble notre sérénité;
Ils font penser à tant de choses!

Des choses dont nous avons peur,
Parce qu'elles mettent en doute
Cette apparence d'un bonheur
Bien contestable, somme toute.

On se dit qu'un peu moins que rien,
— Un simple hasard de naissance —
Et nous enviions la pitance
Que nous donnons à notre chien.

C'est bien cela que je devine
Dans le sourire de leurs yeux,
Quand les passants obséquieux
Font risette à ma triste mine.

Qu'il soit raté, qu'il soit cocu.



W. H. W.
1899
Stamps

Qu'il soit raté, qu'il soit cocu,
Celui que la vie a vaincu
Ne se nourrit plus de paroles.
Donc, pas besoin qu'on le console.

Et d'abord, ça ne prendrait guère.
Laissons-le, morne et solitaire
Et du matin jusques au soir,
Moudre et piler son désespoir.

Ce sont les derniers jours d'automne.
Au parc, Apollon et Pomone
Dérobent, avec chasteté,
Sous des paillons, leur nudité.

Plus de colonels en retraite,
Plus de vieilles dames coquettes,
Plus de nounous aux gros nénés,
Tous les bancs sont abandonnés.

D'ailleurs il pleut. Tout juste en somme
Ce qu'il faut à notre pauvre homme !
A notre cocu de l'amour
Et de la vie et pour toujours.

Et durant des heures entières,
Il restera, là, sur son banc,
A faire défiler le ban
Et l'arrière ban des misères

Il fera — comme un pot-au-feu, —
Mijoter rancœurs et rancunes,
Renvois de l'amour, vieilles lunes,
Conserves pour les songe-creux.

C'est de cette affreuse bouillie
Qu'il nourrit les jours de sa vie.
Rien ne peut réchauffer son sang
Que ces révoltes d'impuissant.

Rien qui le heurte ou le réveille!
Rien qui puisse ouvrir ses oreilles!
Il est sourd et veut rester sourd
A toute vie, à tout amour.

Une chose encore en ce monde,
Peut faire lever son front bas :
C'est quand il perçoit, tout là bas,
La plainte tragique et profonde,

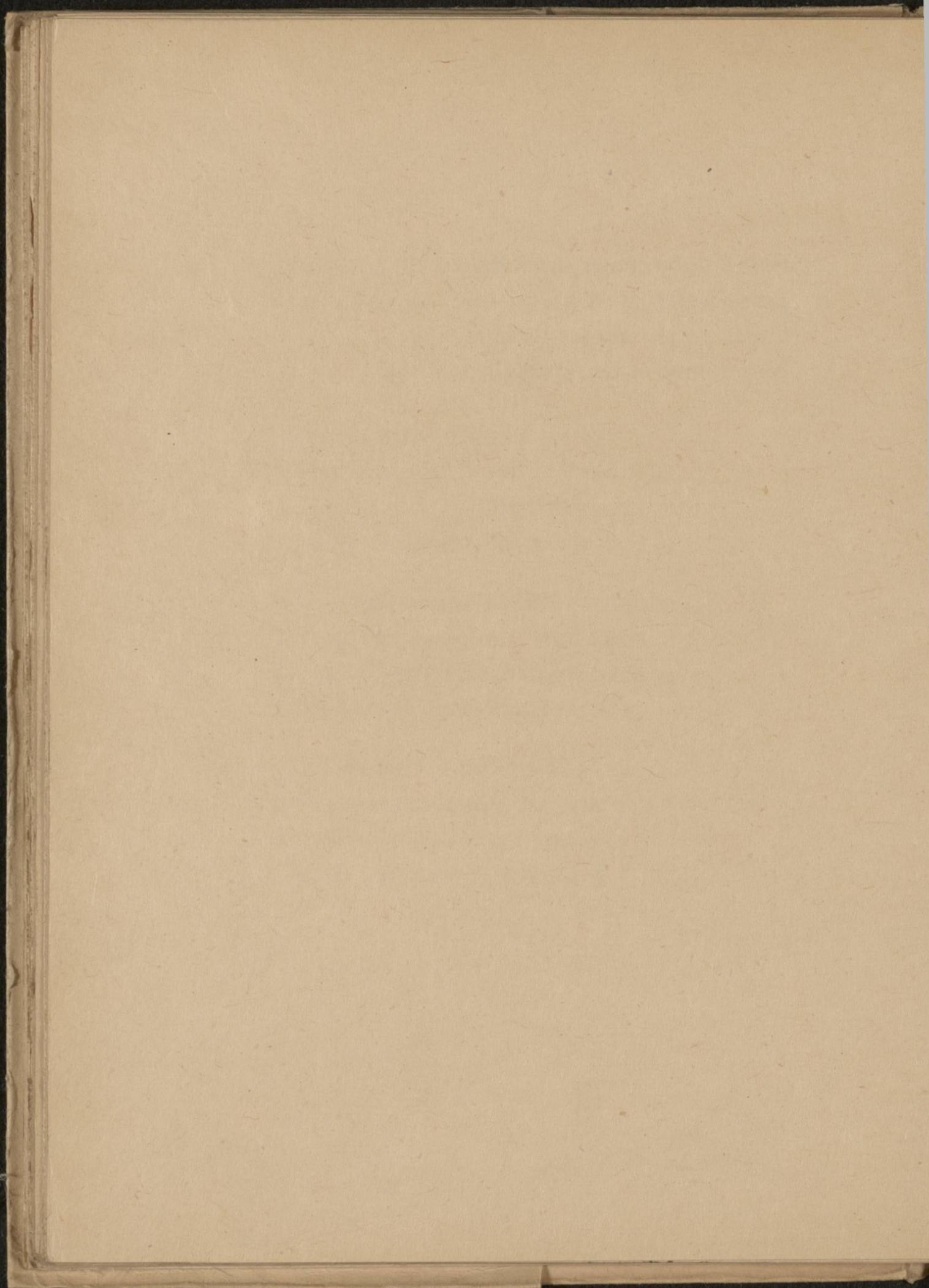
D'une triste marche funèbre....
Il songe à son cœur... ce trésor
Que ne possède plus le mort
Qu'on mène au pays des ténèbres.

Il écoute, écoute avec soin
Cette musique lente et tendre ;
Il a peur de ne plus l'entendre
Quand elle aura tourné le coin.

Voilà qu'il pleut et le soir tombe ;
Il faut rentrer chez soi... chez soi !
Le mort sera mieux dans sa tombe
Que lui sous son lugubre toit,

Où l'attend, fatal et fidèle,
Son double témoin empressé
Et sans pitié, qui lui rappelle
Détail par détail, son passé.

Frère cocu, cocu mon frère,
Le solitaire n'est qu'un fou ;
On n'est jamais seul sur la terre :
Notre moi nous poursuit partout.





Pas tous les jours que l'on rigole
Quand on regarde dedans soi.
Pas reluisant le petit moi!
Une sentine, une rigole!

C'est tout plein de pensée obscène,
De basse envie et de remords,
Qu'on croyait pour tout de bon morts
Et que voilà qui se ramènent.

Il vaut mieux ouvrir sa fenêtre
Que de ruminer, au dedans,
Tous ces « pourquoi », ces « cependant »,
Ces « si j'avais su », ces « peut être ».

A ce jeu là on perd l'aplomb
Qu'il faut pour marcher dans la boue
De la vie et dans la gadoue,
Sans renâcler, et bien à fond.

On y perd son cœur et son âme !
Les très rares petits bonheurs
Qu'on a goûtés ! Oui ! Soit ! Des fleurs,
Mais dessus quel fumier infâme !

Allons ! Debout, et le front haut !
Ne montrons pas ce que nous sommes !
Faisons comme les autres hommes :
Ayons l'air fier de notre lot !



En avant, toutes les musiques !
Valses, polkas, pas redoublés !
Et vous, pianos érotiques,
En or, des carrousels fermés !

A moi, les parfums équivoques
Dont les belles allument l'air ;
Leurs attitudes qui provoquent
Un frisson trouble dans la chair !

Vivent leurs hanches et leurs cuisses,
Le rebondissement des seins,
Coteaux soyeux, petites Suisses
A la mesure de nos mains.

Ce que je veux, c'est que j'oublie
Mon cœur et moi-même d'abord
Et cet arrière-goût de mort
Qui traîne au fond de toute vie.

Jeunesse! Musique légère!



Kempner

Jeunesse! Musique légère!
Fanfares, flons-flons militaires,
Musique partout et toujours,
Sur la grand' place et dans les squares,
Dans la ville et dans les faubourgs!

Ether et coco des tangos,
Erotisme des pianos
Dans les salons où l'on fox-trotte!
Guitare qu'une main pelote
Pour que le cœur se mette au trot.

Musique aussi dans les guinguettes
Où, dans la bonne ombre, Eros guette
Le travail progressif des mains
A la recherche des chemins
Qui vous mènent à la conquête.

La jeunesse, c'est le bel âge
Où notre moi hurle et fait rage ;
C'est le ténor, le beau ténor
Qui pousse vers les astres d'or
Un ut de poitrine sauvage.

La jeunesse, c'est la musique
De la vie ivre et chimérique.
Ou, plutôt, n'est-ce pas nous
Qui mettons, dans le veule et mou
Des jours, ce condiment psychique ?

Attendez! Vous verrez, plus loin,
Quand vous aurez tourné le coin
De la sombre et sinistre impasse,
Où tout à coup montre sa face
Celle qu'on fuyait avec soin.

Là, le ra-ta-plan militaire
Prend un tout autre caractère.
On ne songe plus aux pompons,
A l'épate, à l'or des galons,
On pense plutôt à la guerre.

En passant devant le bistrot
On entend la voix d'un poivrot
Qui éructe, à travers ses strophes,
Les misères, les catastrophes,
Toutes les rancœurs de son lot.

On s'est assis à la terrasse
D'un zinc quelconque, sur la place,
Devant un guéridon souillé.
Ah! Zut! On a les pieds mouillés,
Car il a plu et le vent chasse.

On reste, car à la maison
C'est peut-être une autre chanson,
Mais moins drôle encor, car la femme
Se plaint, se lamente et réclame
Pour un tas de bonnes raisons.

Et voici la musique idoine,
Ce qu'il faut juste comme avoine
Aux chevaux de retour qu'on est :
Airs fanés, souvenirs, regrets!
Fruits d'autrefois en macédoine.

Et l'inévitable surgit!
Un ténor d'opéra — qu'il dit —
Accorde un moment sa guitare :
Gouttes d'acide ou de curare
Qui vont précipiter la nuit.

De ses épaules qui grelottent
Sa voix râpeuse et qui chevrotte
Part comme un appel au secours :
Et le passé, les bons vieux jours
Sortent en foule, de sa glotte.

C'est doux et sinistre à la fois ;
Cette jeunesse en grand arroi
Qui repasse, joyeuse et fière,
Sur la scène de nos misères :
Dans la boue un brellan de rois !

En vain que ce ténor phtisique
Eructe ses « ut » chimériques ;
Ils ne servent, tous ses efforts,
Qu'à ressusciter les bons morts
De nos cœurs mous et nostalgiques.

En vain qu'aux clients des bistrots
Il verse l'air des Huguenots ;
Ils n'écoutent plus qu'en eux-mêmes
Leur propre et lamenteux poème ;
Et tout le reste, c'est des mots.

Au nom de Bruegel.



Stampach d

Au nom de Bruegel, je m'adresse
A vous, Seigneur des pauvres gens,
Des sans-le-sou, des indigents,
De tous les clerks de la détresse.

Au nom de Bruegel que des sots
Ont surnommé Bruegel-le-Drôle,
Alors qu'il n'y a pas de mots,
De dithyrambe, d'hyperbole,

Qui puissent dire la grandeur,
Non seulement du pur artiste,
Mais aussi celle de son cœur
Si compatissant et si triste.

S'il peignit les humbles, les gueux,
Les aveugles, les culs-de-jatte,
Ce n'est pas pour se moquer d'eux,
Ni pour nous dilater la rate;

Il les aima d'amour profond,
Mais pas seulement pour les peindre
Et moins pour rire que pour plaindre
Leur aspect piteux et bouffon.

J'ignore ce qu'à votre place,
O Dieu des pauvres! je ferais
Mais, enfin! c'est par votre grâce
Qu'ils sont si piètres et si laids.

Seigneur ! Regardez les peintures
Du plus grand des maîtres flamands
Et vous verrez quelles blessures
Réclament soins et pansements.

Partout, dans les belles campagnes,
Pointent des croix et des gibets ;
Mort, vol et viol accompagnent
Soldats, piquiers et lansquenets.

Ailleurs des paysans qui dansent
Sont peints en telle vérité
Qu'ils nous font rire et nous offensent
D'être nos frères en gaîté.

Là, de maigres hères besognent
En hâte, car voici l'hiver ;
On entend les hâches qui cognent
Le bois des arbres encor vert.

Partout le vent hurle et menace
D'abattre la grange et le toit ;
Partout le Destin fait la chasse
Au gueux, sans qu'il sache pourquoi.

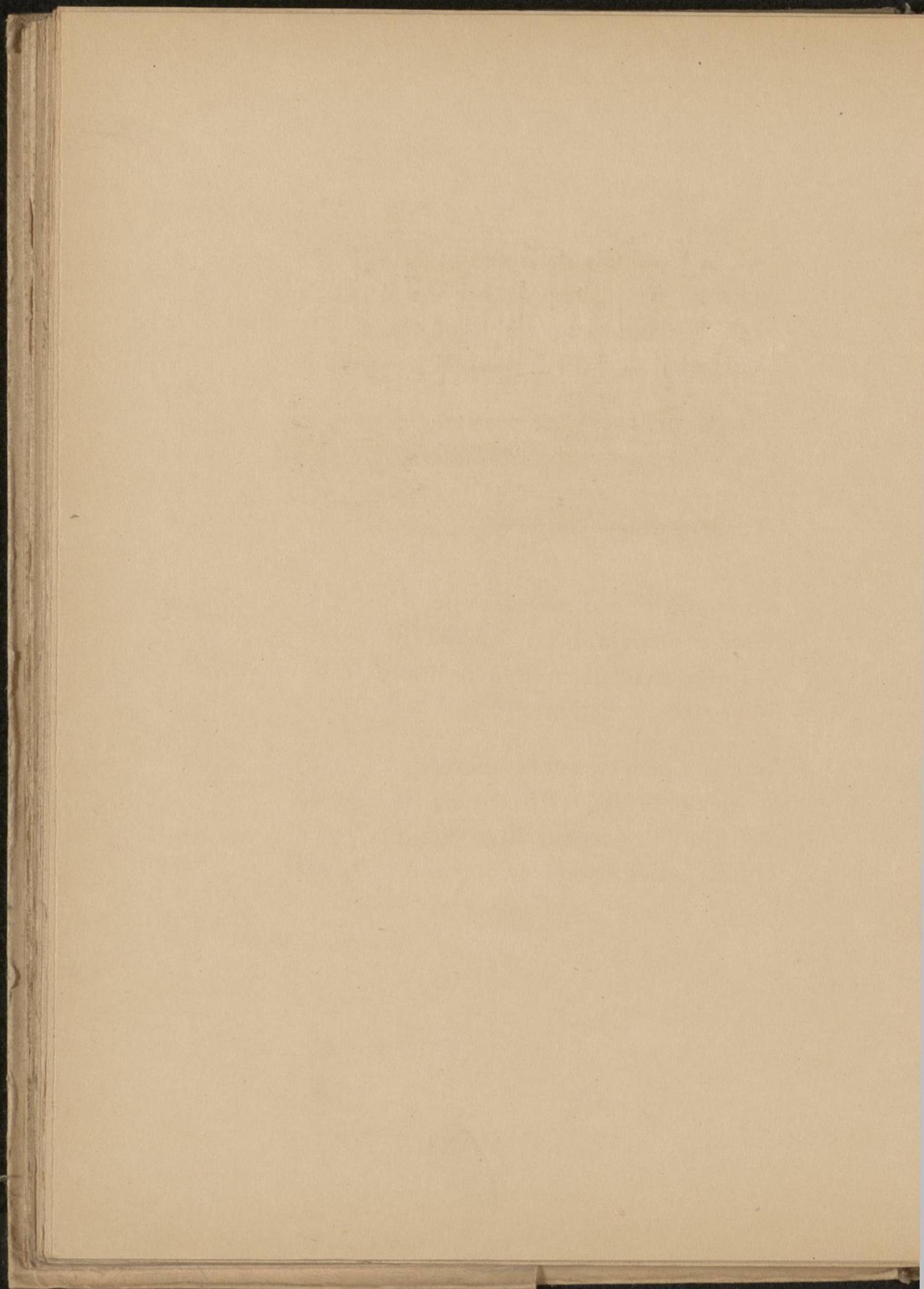
Regardez-le rentrer ses bêtes
Avant la neige, avant le gel ;
L'horizon est gros de tempêtes ;
Tout fait peur, la terre et le ciel.

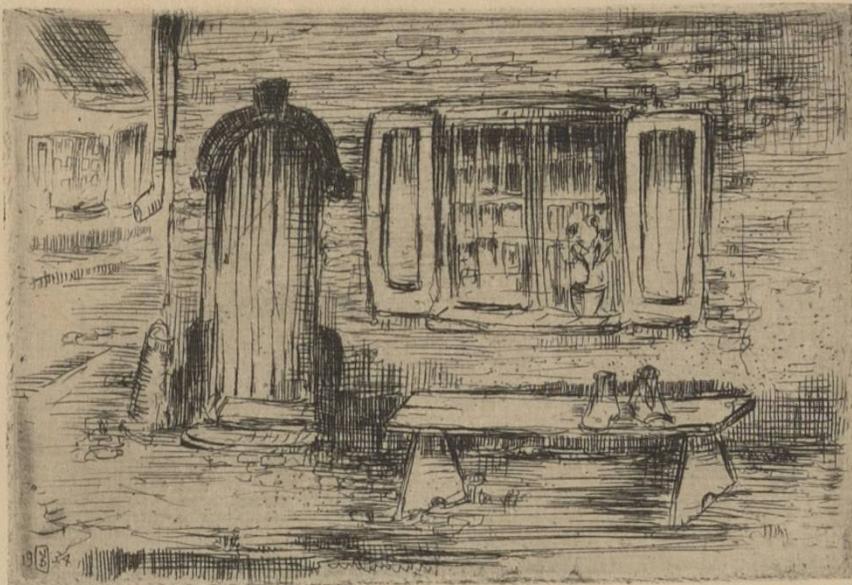
Et voici la marche au Calvaire ;
On voit le monde à vol d'oiseau ;
Et, si loin que s'étende l'aire,
Ce n'est que victime et bourreau.

C'est le symbole de la vie
Que subit, le faible, ici-bas :
Abus, mépris et tyrannie...
Et mort, s'il ne se soumet pas.

C'est le miroir de notre monde
Qui ne tient plus que par un fil;
Où déjà la voix tremble et gronde
Quand il faut dire : « Ainsi soit-il ».

Seigneur, regardez ces images
Et vous aurez pitié de nous;
Vous tournerez votre courroux
Contre de plus gros personnages.





Sans notaire qui me seconde,
Mais connaissant leur sentiment,
Au nom des pauvres de ce monde
Je rédige ce testament :

Je lègue, sans réserve aucune,
A mes enfants, petits enfants,
Ainsi qu'à tous leurs descendants,
Quelle qu'elle soit, ma fortune.

A la barbe du Fisc malin
Qui n'aura pas un fifrelin,
— Comme l'ont fait mes père et mère —
Je leur fais don de ma misère.

C'est un patrimoine épatant !
Faites dix parts et davantage,
Chaque part vaudra tout autant
Que l'ensemble de l'héritage.

Voilà pourquoi les va-nu-pieds,
Les gueux et toute leur séquelle
De goîtreux et d'estropiés
Forment une race éternelle.

On nous mettra six pieds sous terre.



Vanparment

On nous mettra six pieds sous terre,
Dessus on plantera la croix ;
Quelques pleurs peut-être ! Après quoi
L'on nous couvrira de prières.

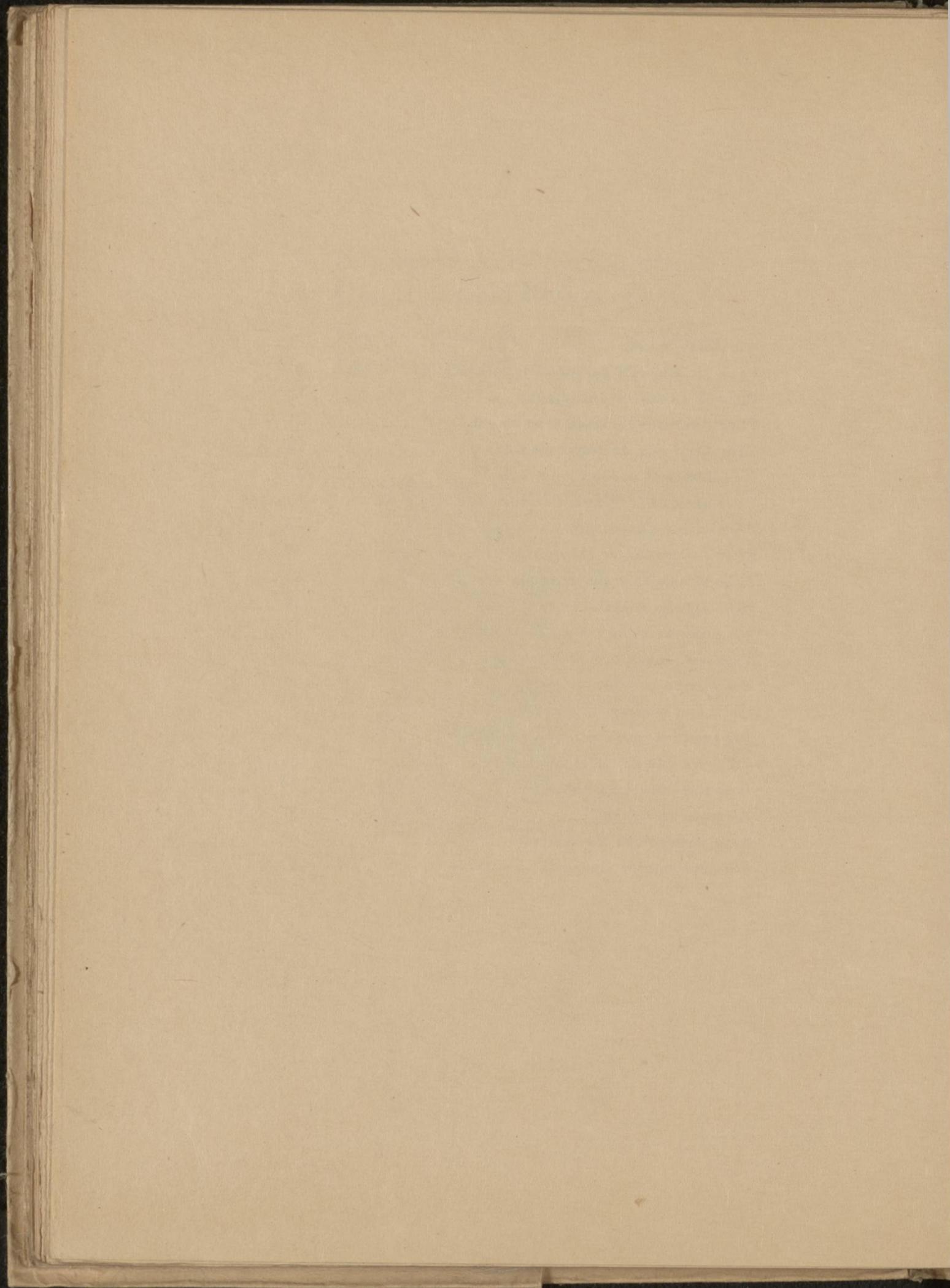
Lors commencera le turbin
D'innombrables petites bêtes,
Qui nous réduiront en squelettes,
Avec des soins de carabins.

Et, pour voiler l'affreux chaos
Qui se passera dessous terre,
On parlera de grand mystère,
De Paix et d'Eternel repos.



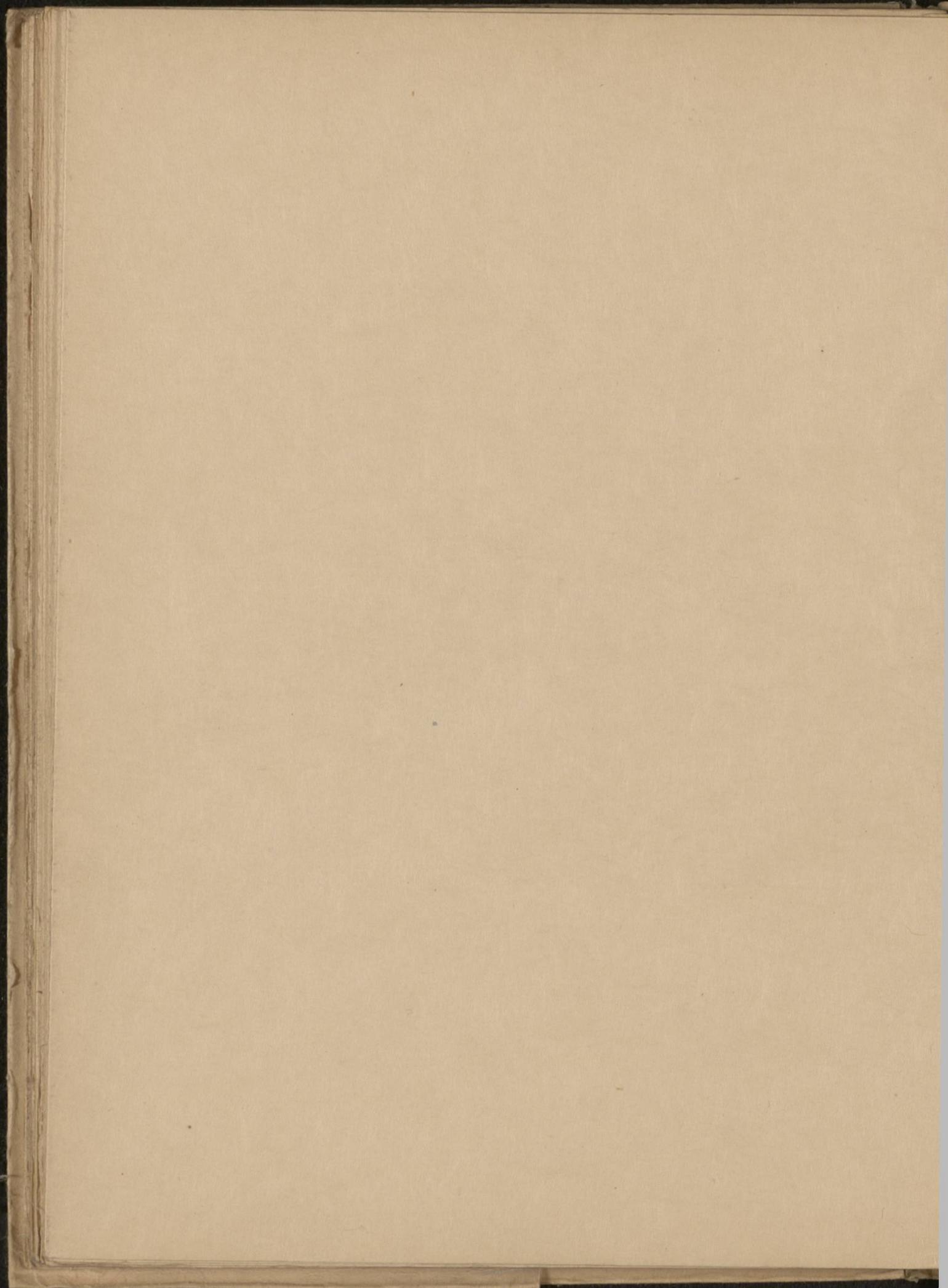
TABLE

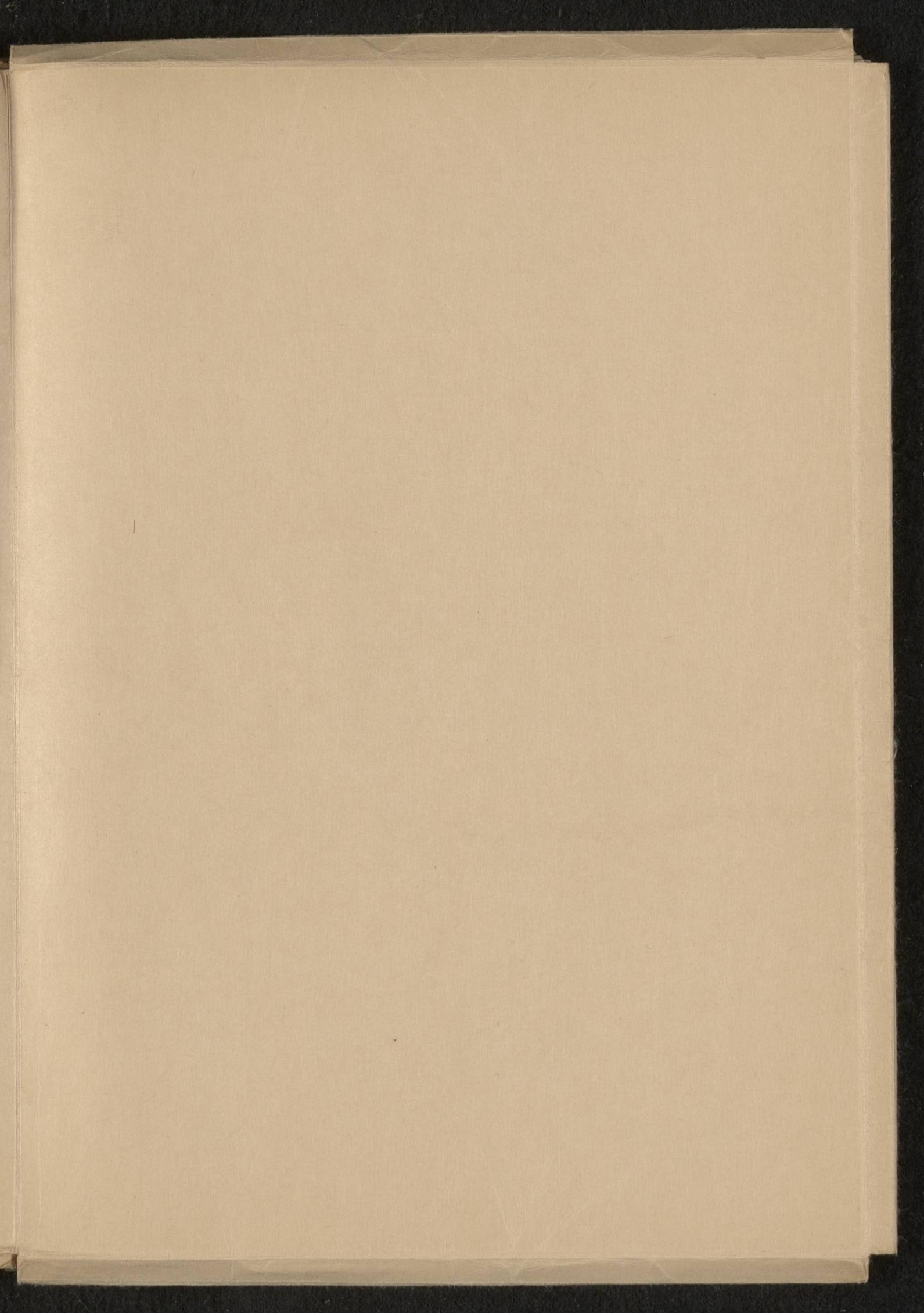
Au poète mandit	11
Pour les mauvais garçons des villes	15
Pour le joueur de cornemuse	17
Pour l'aveugle impassible et sourd	21
Pour ceux qui, du matin au soir,	23
J'en demande pardon au monde	25
Pour ceux de la Ronde de Nuit	31
Pour la marchande aux cheveux blonds	35
Pour l'allumeur de réverbères	39
Pour la vendeuse de journaux	43
Mes parents n'étaient pas	49
Les pauvres n'ont pas de poubelles	55
Seigneur, soyez bon pour le riche	61
J'ai mis un masque de gaieté	63
Qu'il soit râté, qu'il soit cocu	67
Pas tous les jours que l'on rigole	73
En avant toutes les musiques!	75
Jeunesse! Musique légère!	79
Au nom de Bruegel	87
Sans notaire qui me seconde	93
On nous mettra six pieds sous terre	97

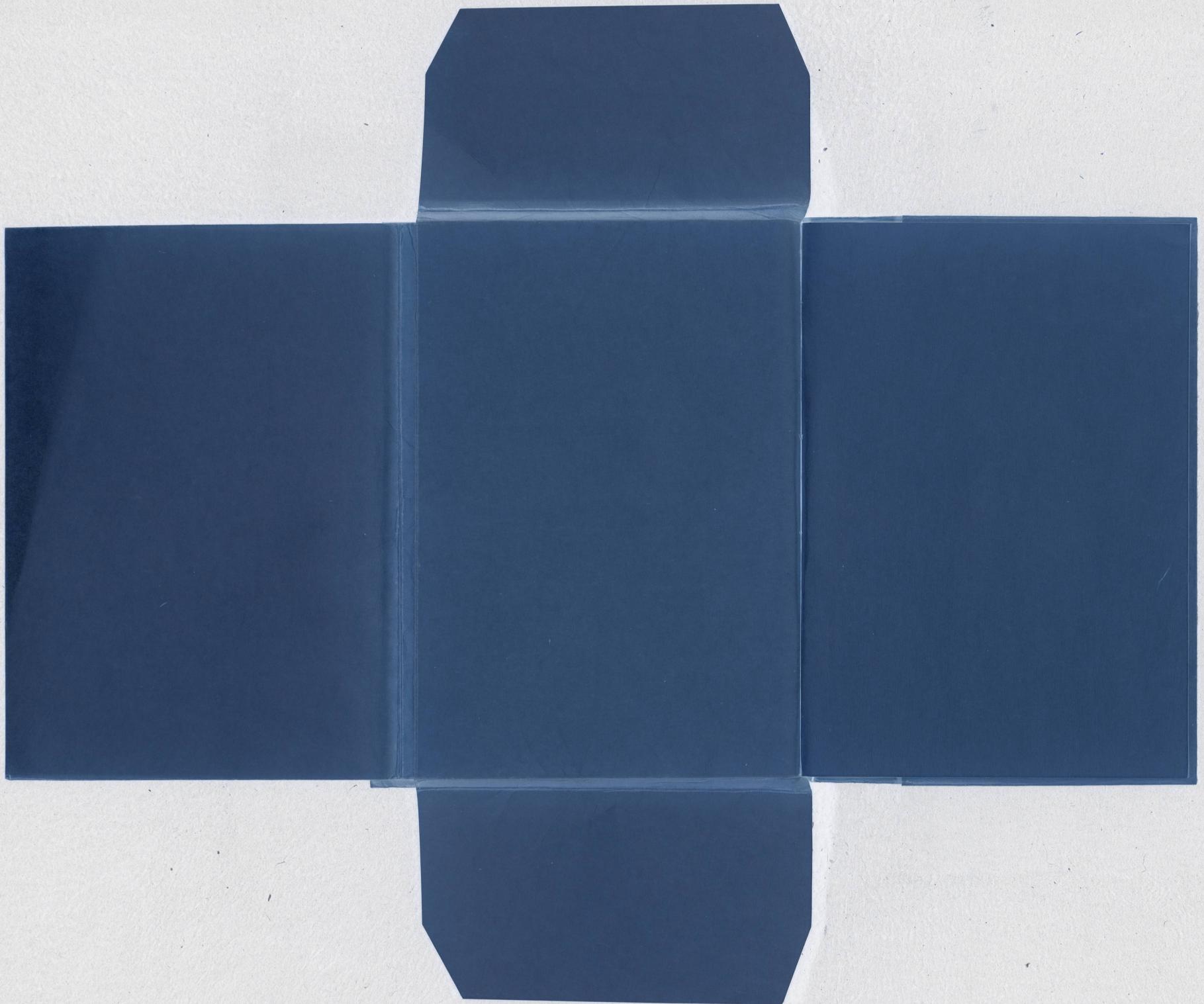


Achévé d'imprimer
le 24 novembre 1934
sur les presses de
J.-E. BUSCHMANN
à Anvers







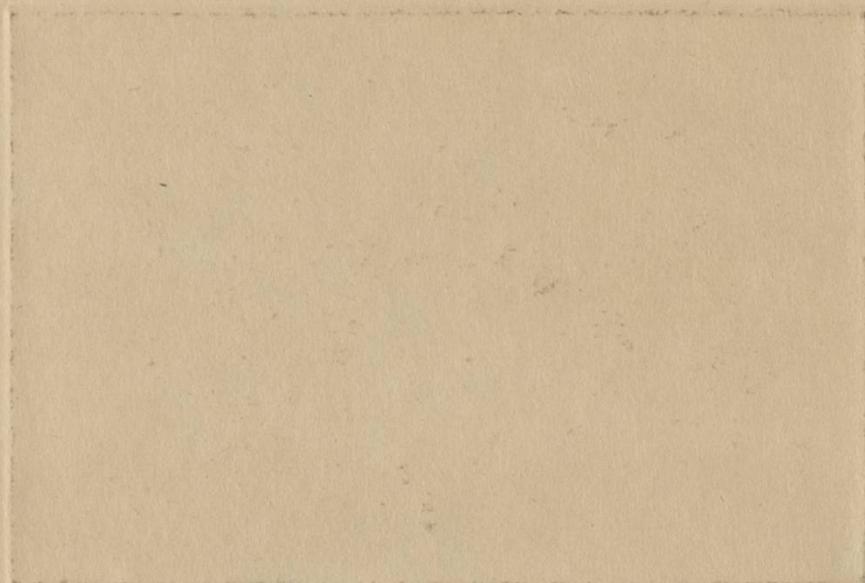




4 Etal

Vampallu

MLP 20075/2

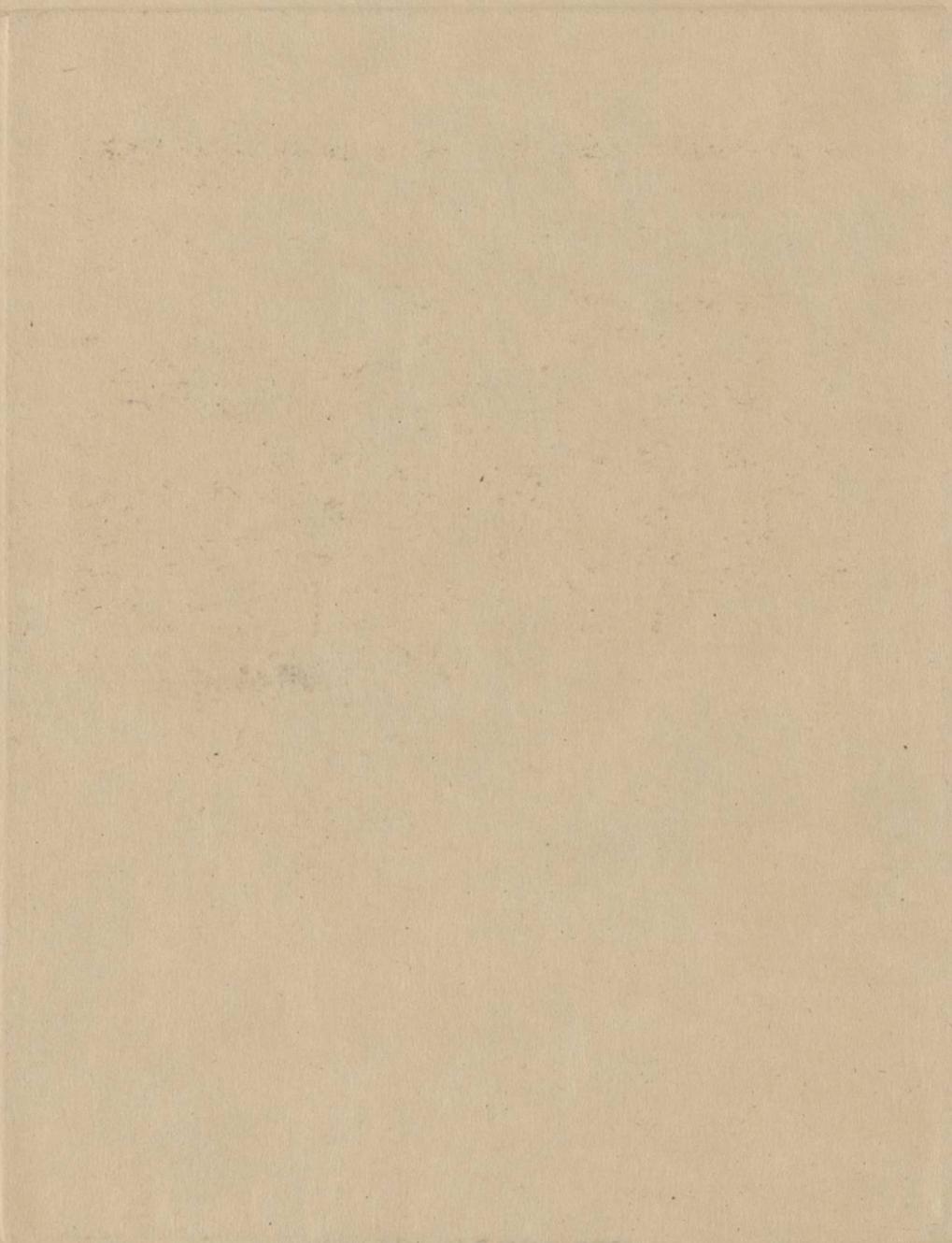




10/12

Jaypaul S

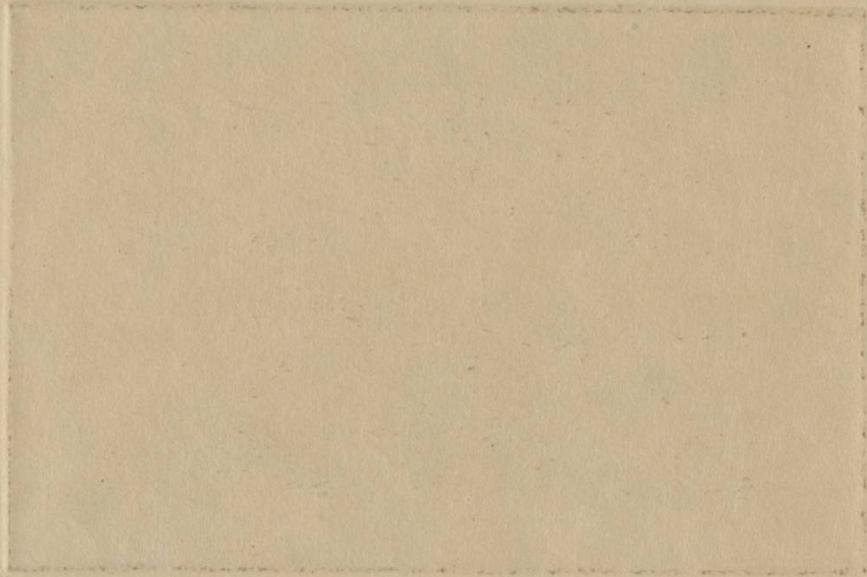
MLP 20 075/3





1842 3 Vanpenn 6

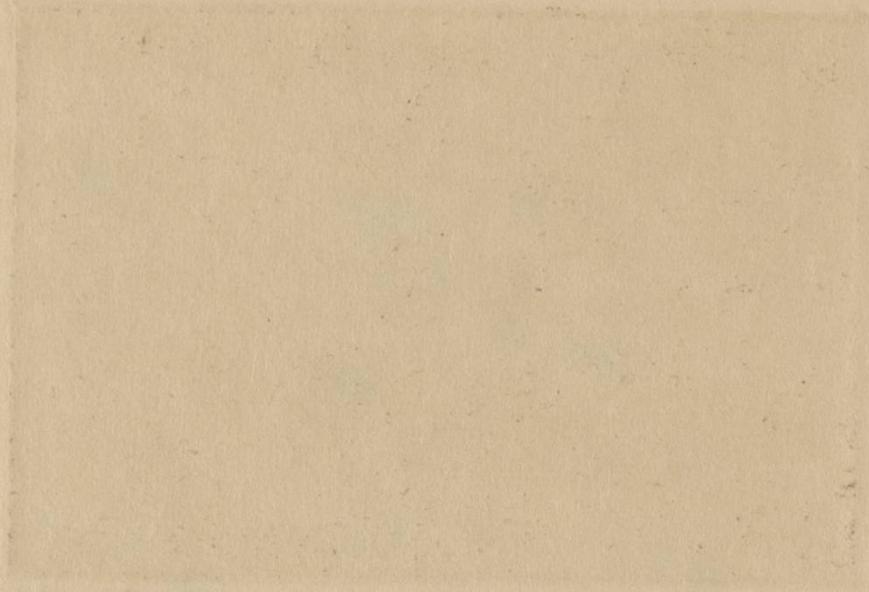
NLPO 20075/4





near *Panama*

4LPO 20075/5

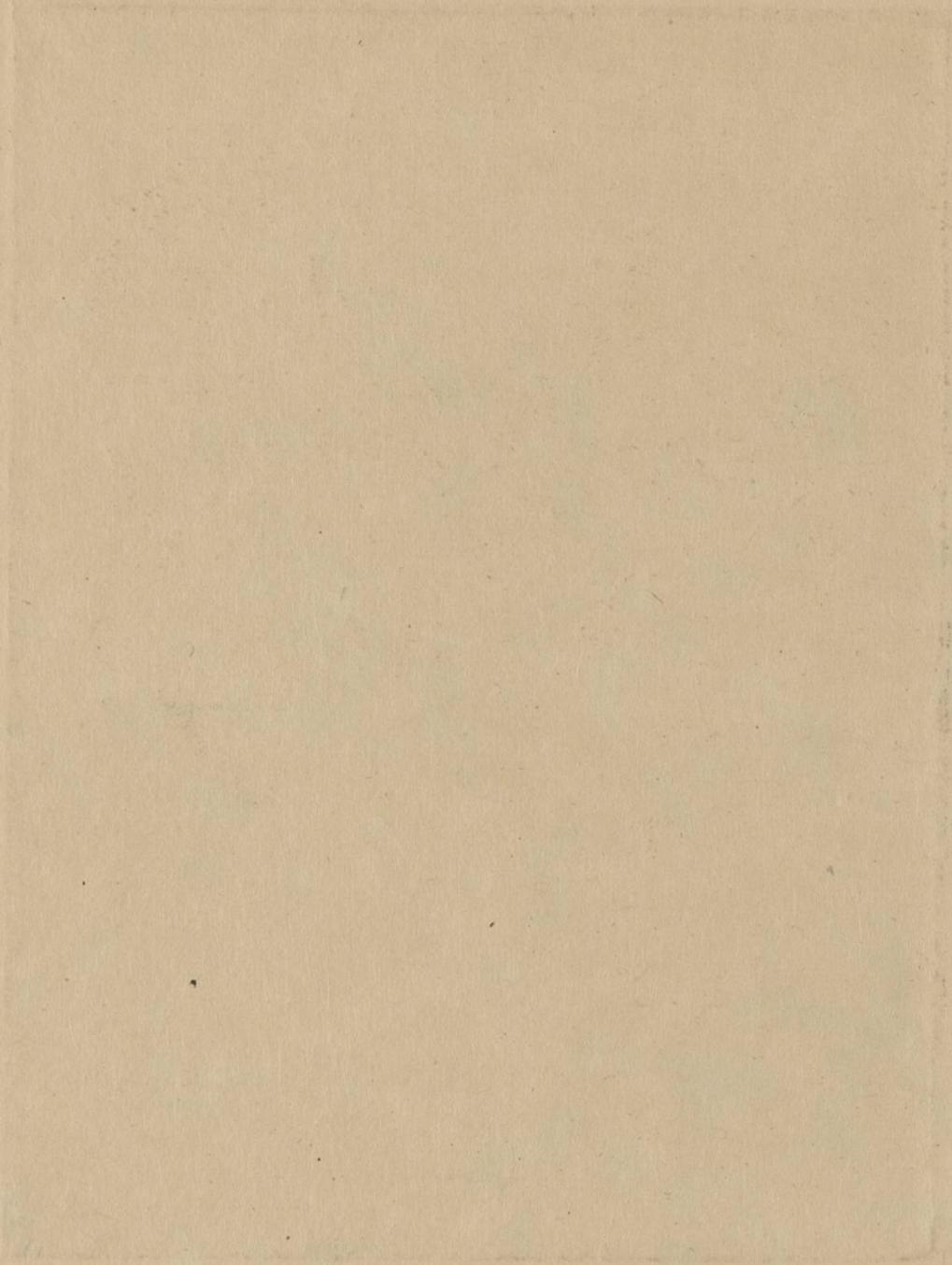




181at

Vaypauit

TLL Po 20075/6

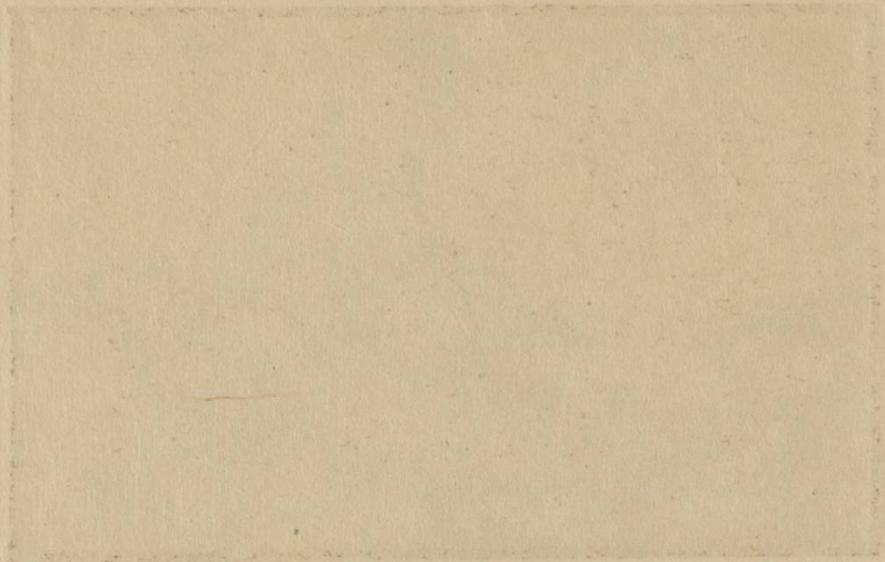




1844

Wampden

718020075/7

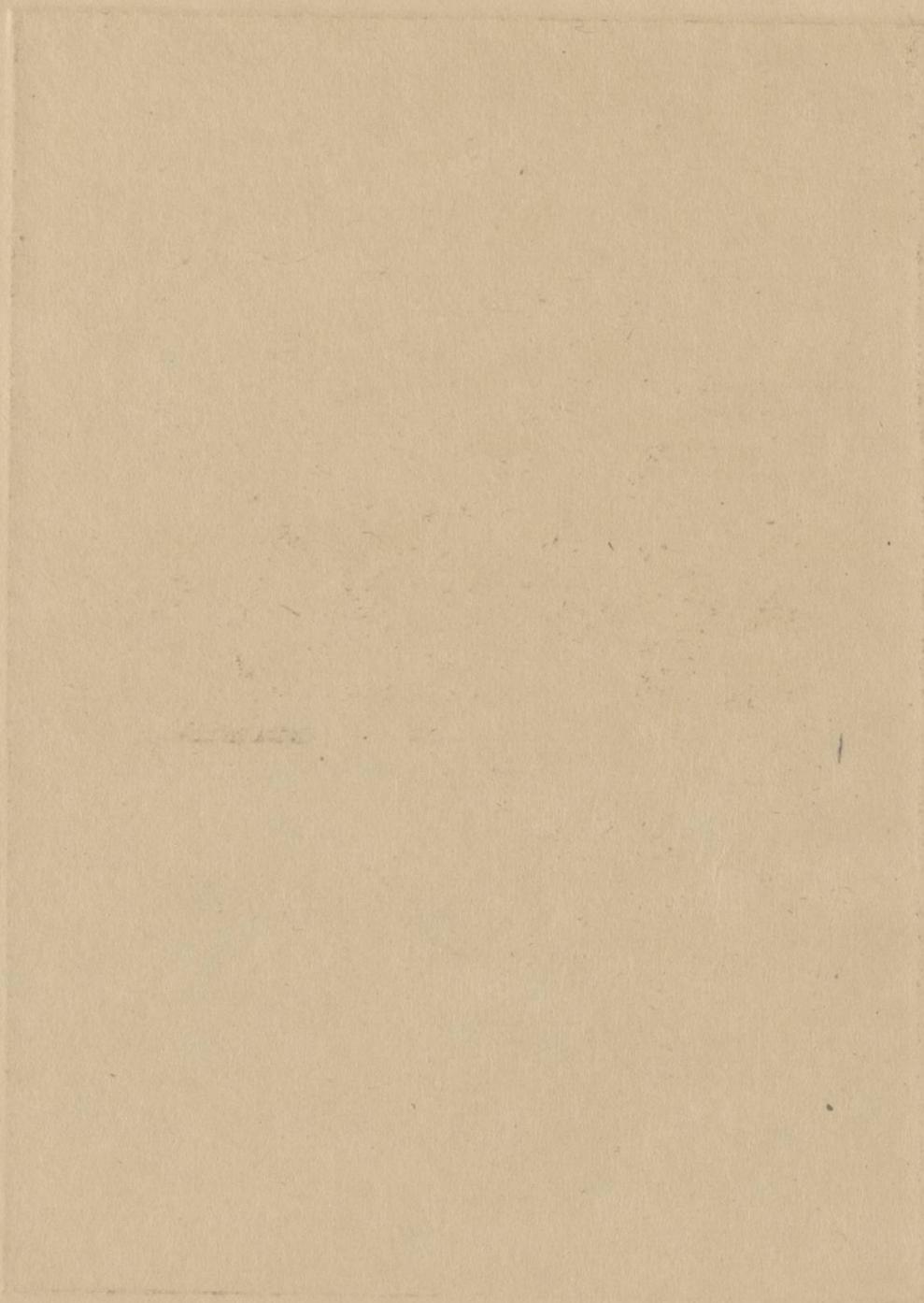




7 ETUT

Kampmann

ULPO 2005/8



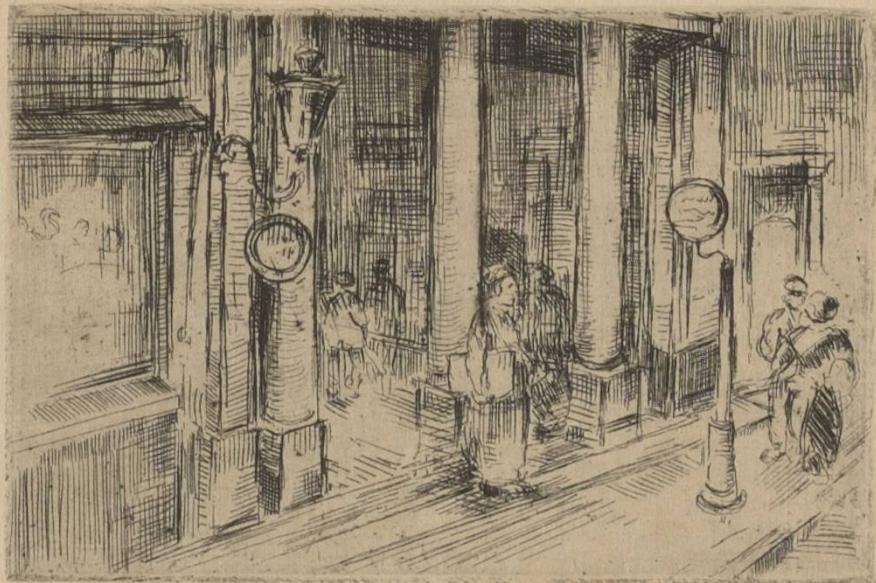


1872

J. J. Langdon

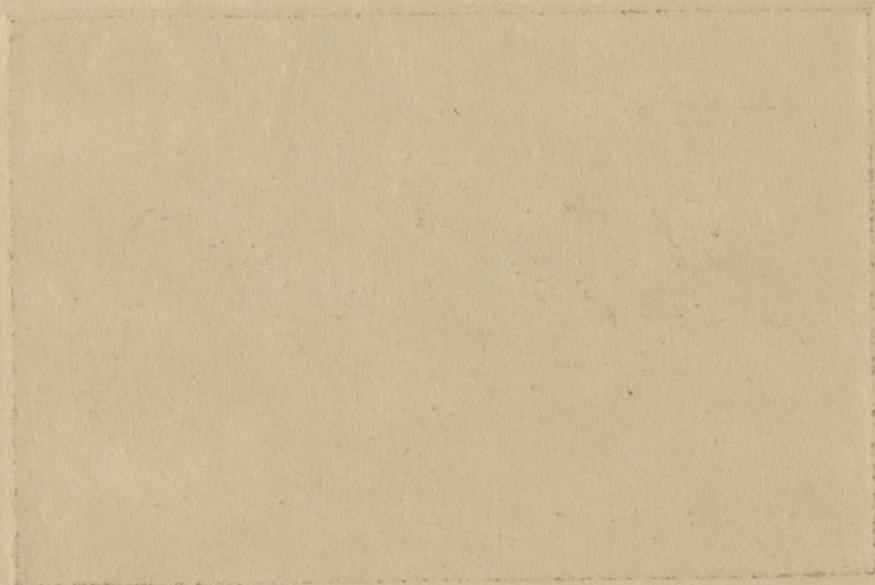
VLPO 2005/9





7 Etar Vanpauents

TLLPo 20075/10





1871

Stangass

PLA 20 045/11





7 Etas

Garpaudo

ALPO 20 075/12





1842

Van der Meer

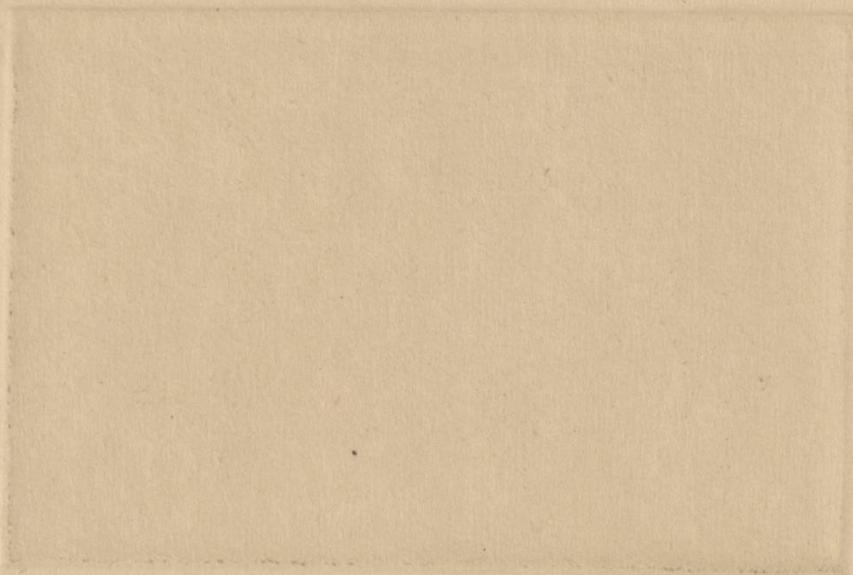
MLPO 2008/13





R. E. R. *Stampato*

ML Po 20075/14

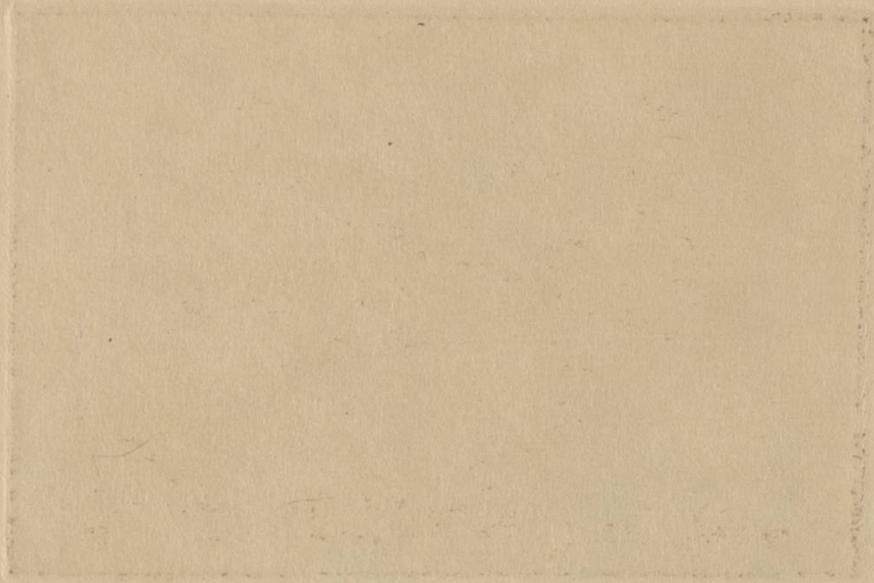




1872

Van der Meer

MLPO 2005/15





7572 Vanparis

RLP0 20075/16





1 2/3

Stampant

TULPO 20045/17





1842

Vancouver

TULPO 20075/18





1874

W. G. Smith

ML 80 20 045 / 19





1842

Garrett J.

ALPO 20045/20



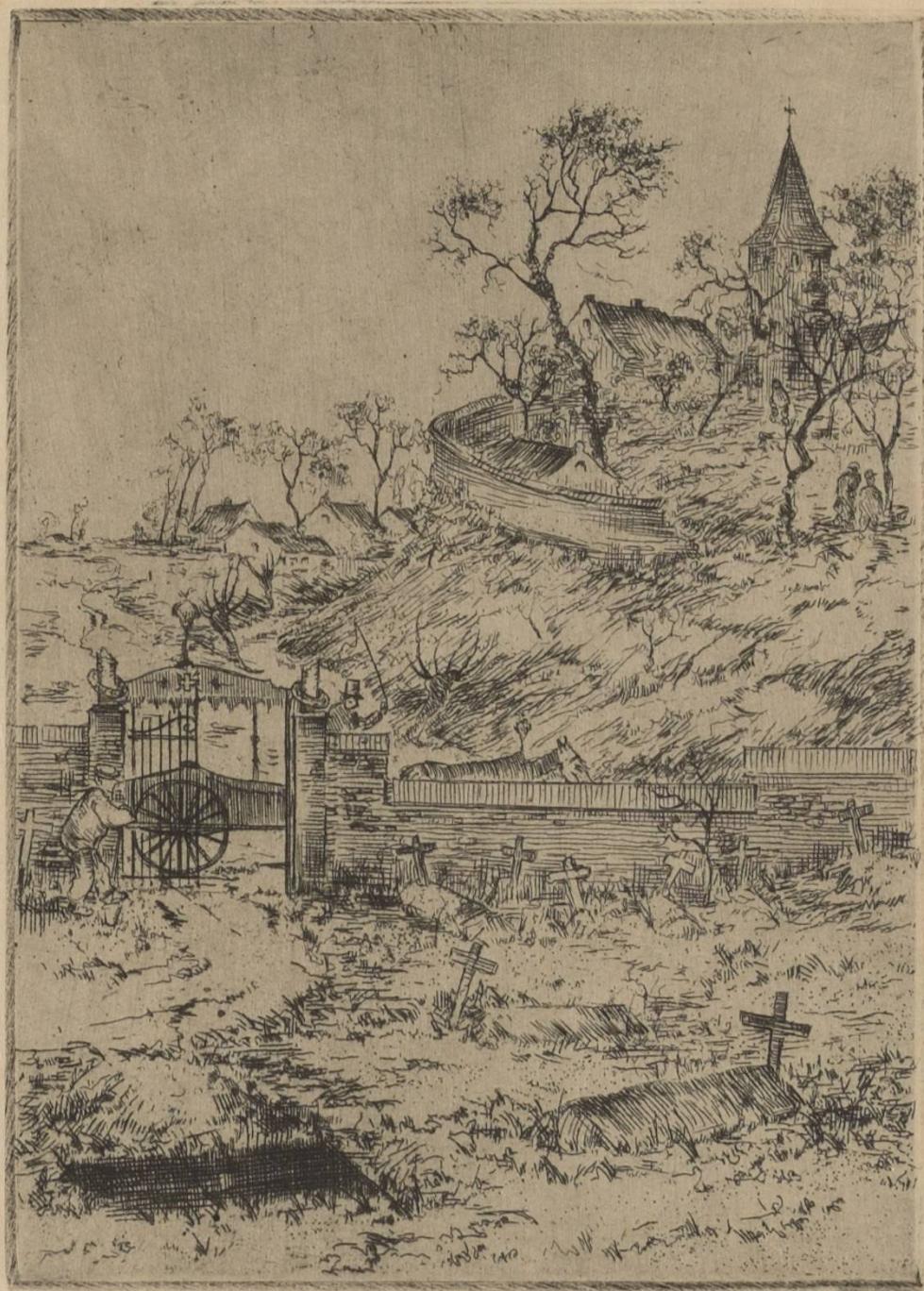


1844

Stampani

UPO 20075/21



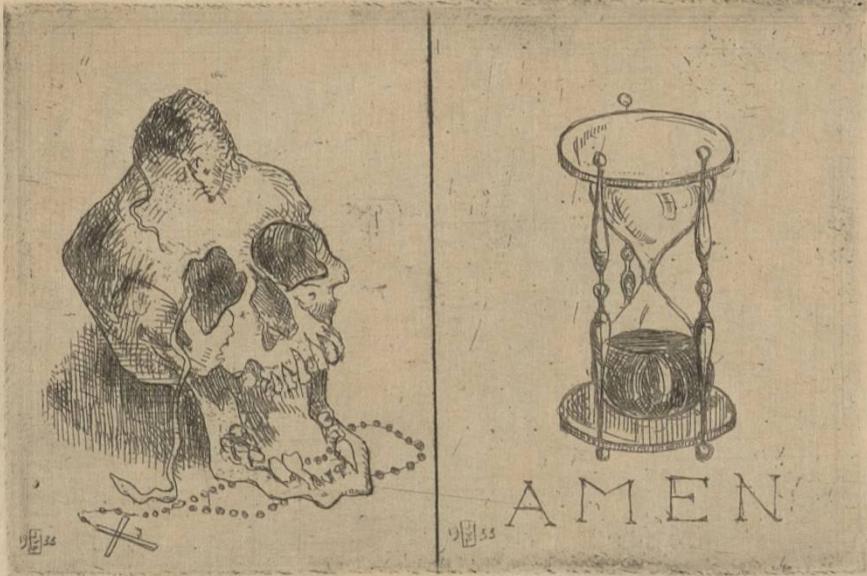


1 Etas

Vaupreux

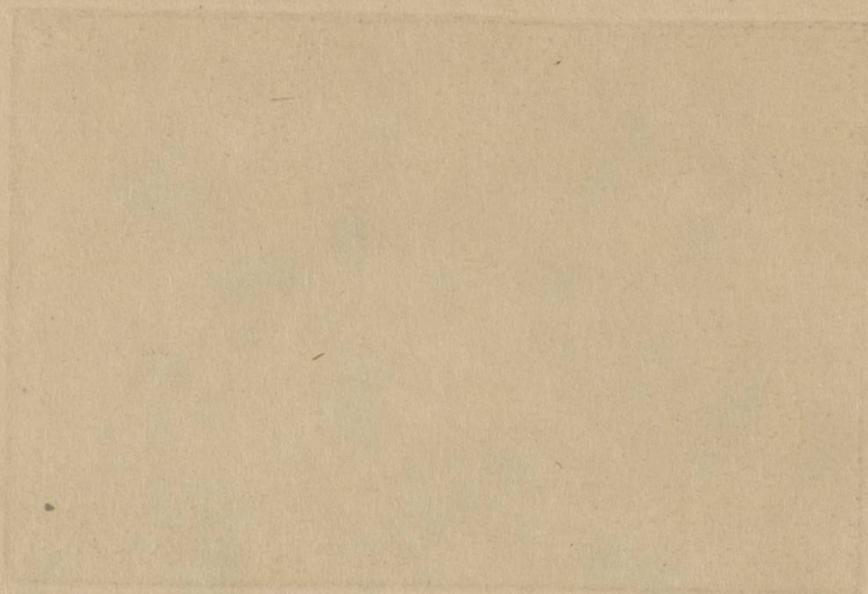
MLP 20045/22

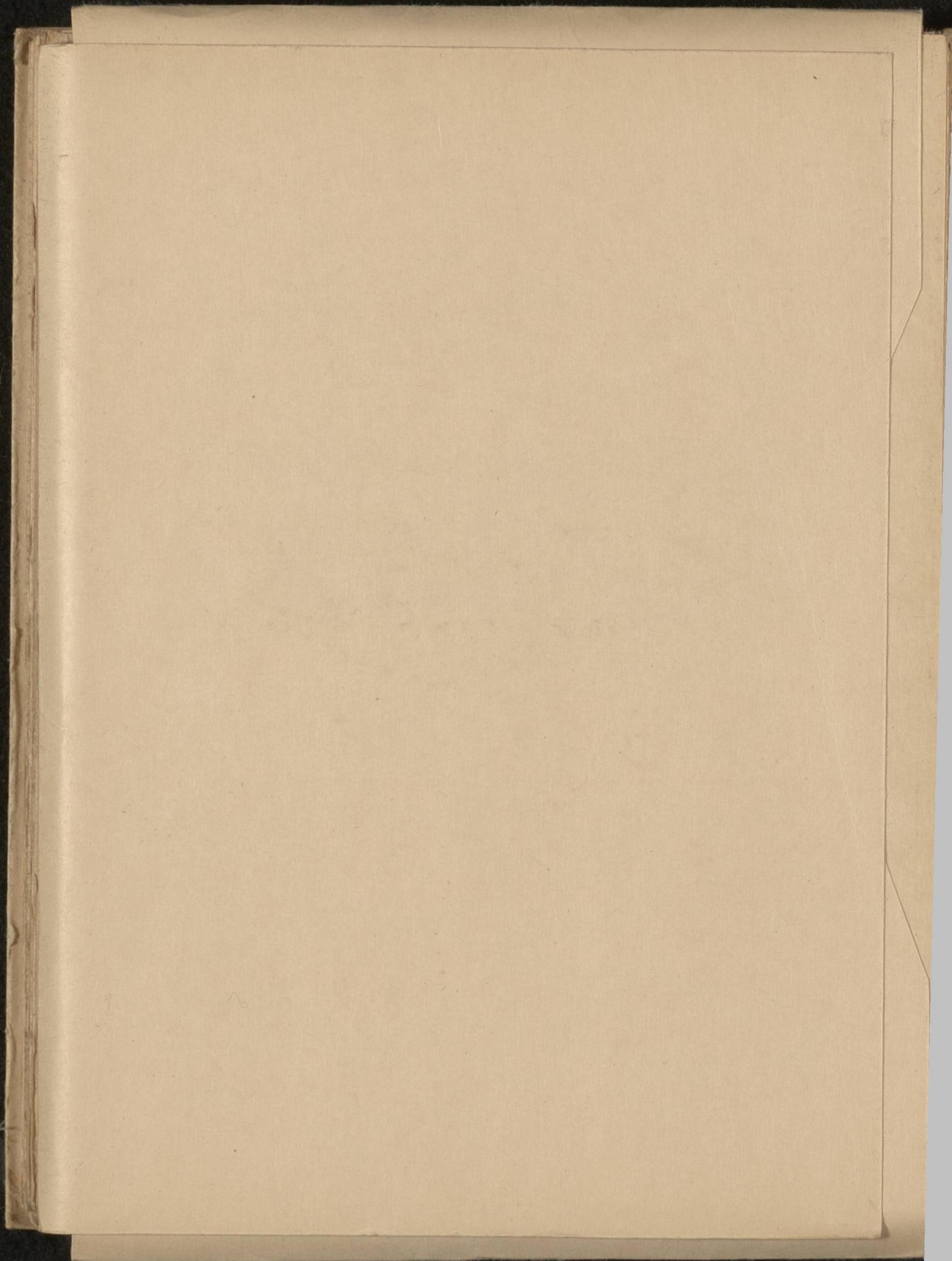




1. 24. 18 *2. Vamp. amens*

TLPO 20045 123





200



